



LA PATRIE

SERBE

REVUE MENSUELLE
POUR LA
JEUNESSE SERBE EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :
DRAG. IKONIĆ
Docteur en Philosophie
203, Boulevard Raspail, PARIS

SOMMAIRE

- Ave Serbia!* J. Dučić.
- II. *Les sentiers nouveaux.*
 La voix de l'avenir. K. KUMANUDI,
 Professeur à l'Université de Belgrade.
 Devoirs de notre démocratie. DRAG. IKONIĆ.
- III. *Contes et poésies.*
 Il reviendra! BRANISLAV NUŠIĆ,
 Homme de lettres.
 Jefimija, Vœu. L'église abandonnée.
 Simonida. M. M. RAKIĆ.
- IV. *A travers notre histoire et notre littérature.*
 La Serbie dans l'Histoire. DRAG. STEFANOVIĆ.
 Renaissance de la littérature serbe. MILIVOJE PAVLOVIĆ.
- V. *Notre problème national.*
 Manifeste de l'unité yougoslave. R.
- VI. *Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.*
 Vladislav Ribnikar. M. V. BOGDANOVIĆ.
- VII. *Les amis des Serbes en France.*
 M. G. Garreau. D. I.
- VIII. *De la vie scolaire de notre jeunesse.*
 Action du Comité des étudiants serbes
 en France. R.
 Les élèves serbes au Lycée de Nice. D. FRITUNIC.
- IX. *Pour la Patrie.*
 Vlado Gaćinović M. V. BOGDANOVIĆ.
- X. *Carnet du mois.*
 Conférence de M. Trumbić. R.
 Les livres : H. W. Temperley, History
 of Serbia. J. RADONIĆ,
 Professeur à l'Université de Belgrade.
 A. Boppe. A la suite du
 gouvernement serbe. M. N.
 The lay of Kossovo. Z. M.
 M. Bojić. Les poèmes de la Douleur
 et de l'Orgueil. R.
 F. Supilo †. R.

ILLUSTRATIONS

V. Ribnikar. — M. G. Garreau. — V. Gaćinović. — Les élèves
 serbes au Lycée de Nice.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 10.

Paris, 1/14 Sep^{bre}-Oct^{bre}. 1917.

La Patrie Serbe

B.D.I.C

REVUE MENSUELLE
 pour la Jeunesse Serbe en exil.

DIRECTEUR, RÉDACTEUR EN CHEF :
 Drag. D. IKONIĆ, Docteur en Philosophie.

Ave Serbia!

*C'est aux plis des drapeaux qu'on porte maintenant ton soleil;
 Ta vie est dans l'orgueil fougueux de tes fils;
 Nous avons avec nous emporté ton ciel clair,
 Et l'aurore qui doit luire aux routes de nos rêves.*

*Tu es avec nous toujours, sainte Mère martyrisée;
 Tous tes éclairs sont dans l'éclat du glaive;
 Dans notre sang bruissent toutes tes rivières,
 Dans notre fureur vengeresse tous tes vents.*

*Nous sommes ton être et ton destin,
 Le battement de ton cœur dans l'univers. Eternelle,
 Ton sort est inscrit sur le front de ton fils,
 Et ton mot terrible, inexprimable, sur son glaive.*

*Le lait de ton sein fut notre poison,
 Pour être les premiers dans la douleur et dans la gloire;
 Car ce sont deux jumeaux que tu as mis au monde,
 Le Martyr et le Héros : larme et goutte de sang.*

*Tu es le signe au ciel, la clarté dans la nuit,
 Berceau et tombeau sous des habits de soleil;
 Tu es l'amère envie de souffrance et de puissance,
 La seule route qui mène au sommet.*

*Nous sommes tes trompettes de victoire et les vagues
 De ta mer de feu, de tes rivières de soleil;
 Nous sommes, bonne Mère, ceux qui ont donné
 Toujours une goutte de sang pour une goutte de ton lait.*

(Traduction du serbe par Ph. LEBESGUE.)

J. DUČIĆ.

II. — Les sentiers nouveaux.

La voie de l'avenir.

Cette guerre qui dévaste impitoyablement le monde, comme si elle était ce fléau de l'humanité prédit par l'Apocalypse, aura englouti des générations entières d'hommes de tous âges, ébranlé les bases fondamentales des Etats, grands et petits, et secoué de fond en comble tout l'édifice social de l'Europe. Mais nulle part la sanglante tragédie humaine qui se déroule à nos yeux ne laissera, derrière soi, de traces si profondes ni de maux si durables que chez les peuples yougoslaves. C'est non seulement le sang de notre race tout entière qui a été versé sans compter, mais c'est aussi notre liberté qui nous a été enlevée; c'est notre passé de civilisation et de culture qui a été sacrifié; ce sont nos institutions, nos monuments, nos trésors littéraires et artistiques qui ont été détruits. En vérité nous avons été atteints dans tout ce qui constitue la vie spirituelle et matérielle d'un peuple.

Tout est à recommencer. Nous avons tout à refaire et à reconstruire. A qui incombera ce travail d'Hercule de régénérer toute une nation, de former un nouvel Etat, de créer les conditions nécessaires à la prospérité et au bien-être futurs de notre race? Ce ne sont pas ces générations décimées qui, depuis 1912, sont sous les armes, et qui ont déjà laissé sur les champs de bataille ceux de leurs fils qui auraient eu assez de forces pour être capables de se vouer à cette entreprise gigantesque. Les rares hommes qui, une fois la paix conclue, rentreront dans leurs foyers, seront épuisés par les fatigues physiques et les tortures morales qu'ils ont subies. Eux, qui n'aspirent qu'au repos et au recueillement, devront céder la place aux jeunes.

La tâche de ces jeunes Serbes, Croates et Slovènes, qui ont acquis la force de l'âge adulte durant cette guerre et de ceux qui viennent immédiatement après, est de celles qui demandent, pour être bien accomplies, l'homme entier. De sorte que, à l'exemple des générations précédentes qui ont donné leur vie pour défendre et libérer le sol natal, les générations actuelles et futures devront être prêtes à dépenser leur vie pour le relèvement moral et économique de la Patrie. Mais, comme les uns, pour aller se sacrifier dans les batailles, avaient besoin de prendre les armes, les autres aussi, s'ils veulent soutenir efficacement *la chose publique*, au sens ancien du mot, et s'ils sont décidés à la mener vigoureusement vers les destinées plus heureuses, doivent être bien armés. Que la jeunesse contemporaine, à cet effet, forge dès à présent des armes nouvelles et se prépare à les manier.

A mon avis, deux conditions essentielles sont nécessaires pour s'engager dans cette voie nouvelle et pour y réussir. La première, c'est le désintéressement personnel; la seconde, c'est le sens de la réalité.

* *

Dans la vie publique, le désintéressement personnel consiste à se mettre au service de son pays sans tenir compte des avantages dont on pourrait tirer profit, à entrer dans une carrière ou dans une profession libérale, non pour arriver plus vite aux honneurs et aux distinctions et pour augmenter ses bénéfices matériels, mais pour mettre au service de la communauté son savoir et son expérience. C'est seulement dans le bien-être général qu'on doit trouver sa part de prospérité personnelle, et dans la puissance de la nation, sa gloire personnelle. Un homme d'Etat tire sa grandeur uniquement de la grandeur du pays qu'il sert.

Servir, doit être l'idéal le plus pur des jeunes gens d'aujourd'hui, car c'est là le moyen suprême d'effacer les traces des ravages que la guerre laissera après elle, et de reconstituer le nouvel édifice social sur une base saine et forte. Dans les temps où nous vivons, ce n'est pas assez d'aimer son pays, il faut savoir lui être utile.

Le sacrifice de soi-même au bien général, c'est la plus haute vertu politique. Notre nation, au cours de cette guerre, en a donné l'exemple le plus éclatant au monde civilisé. Cet exemple, elle doit continuer à le donner après la conclusion de la paix. Et si la génération qui arrive bientôt à la vie publique s'inspire de nos morts glorieux et s'apprête à prolonger leur effort, on peut alors affirmer, avec certitude, que des cendres de notre pays renaîtra un avenir robuste et que de notre défaite elle-même germera un renouveau florissant. Cette génération d'après-guerre, comme celles qui l'ont précédée depuis 1912, doit se résigner à être immolée pour assurer la marche en avant de ceux qui suivront : c'est en se dévouant à la tâche rude et ingrate de travailler pour les autres, qu'elle formera des hommes forts et qu'elle servira, de la manière la plus méritoire, les intérêts vitaux de l'Etat futur.

Ces jeunes, qui disposent de l'avenir de notre race, ne réussiront donc pas à ouvrir la voie nouvelle, s'ils ne sont pas prêts à l'abnégation, s'ils ne consentent pas à être de simples ouvriers constructeurs. C'est pourquoi il faut qu'ils renoncent à jouir des profits de leur peine. Qu'ils ne cherchent pas dans la vie publique et parlementaire, ou dans le service public et dans les fonctions qu'ils rempliront, une source de bénéfices! Qu'ils ne se laissent pas atteindre par cette dangereuse maladie sociale qui sévit actuellement, à savoir : s'enrichir vite et parvenir à tout prix.

* *

Mais la bonne volonté de servir, de se dévouer, de se sacrifier à l'intérêt général ne suffit pas : ce n'est là qu'une vertu purement sentimentale. Il faut savoir appliquer cette vertu à la réalité.

Pour développer le sens de la réalité, deux conditions sont nécessaires à l'heure actuelle. D'abord, une préparation préalable consistant

en de bonnes études de spécialisations choisies d'avance ; ensuite, une connaissance approfondie du milieu où l'activité doit s'exercer.

Nos jeunes gens qui suivent aujourd'hui les cours des écoles de France et d'Angleterre, se trouvent dans cette heureuse situation d'avoir d'excellents maîtres et de pouvoir profiter des méthodes de travail les plus parfaites qui soient. Aucune des générations antérieures n'a été, sous ce rapport là, si bien partagée. A ceux-ci toutes les portes du temple de la science sont grandes ouvertes. Il ne dépend que d'eux d'y entrer et d'en profiter. Et c'est un devoir pour eux tous de se rendre dignes de cette généreuse hospitalité en travaillant le plus possible ; comme c'est aussi une condition essentielle pour leur action future que de rentrer dans leur pays bien armés pour la tâche qui les attend.

C'est pourquoi il faut qu'ils acquièrent, dès à présent, une notion claire des besoins réels qui demanderont à être satisfaits le plus impérieusement dès notre retour chez nous. Les ruines nous y attendent. Notre Patrie doit se relever moralement et matériellement, dans toutes les manifestations de la vie nationale. Il faut que, dès maintenant, chacun choisisse le champ d'action précis où il voudra plus tard diriger son effort. Et c'est pour être capables d'exécuter cet effort dans un sens déterminé que nos jeunes étudiants doivent apprendre tout ce que les écoles d'ici, riches en enseignements, peuvent leur fournir. Dans ce qu'ils apprennent, qu'ils cherchent surtout ce qui pourra servir le plus utilement à la prompte régénération de notre pays.

Les épreuves terribles que nous avons traversées ont donné aux plus jeunes la forte expérience de la vie et les ont préparés à connaître les choses de ce monde dans ce qu'elles ont d'inexorable. Si après cette expérience, si rudement acquise, ils demandent à l'école de leur donner une science qui pourra être appliquée aux conditions de notre avenir, ils seront aptes à se dresser à la face des réalités qui nous attendent et à les vaincre. Ensuite, comme de bons ouvriers constructeurs, ils n'auront qu'à se mettre à bâtir un nouvel édifice social, suivant un plan général tracé et mesuré d'avance.

Mais on est complètement dénué du sens de la réalité si l'on ne connaît pas le peuple. Le savoir et l'expérience ne peuvent pas être utilement appliqués sans une notion juste des nécessités et des exigences du milieu où l'on est destiné à vivre et à agir.

Le plus grand mal social chez nous, avant la guerre, provenait de ce qu'il existait comme une ligne de séparation entre la grande masse du peuple et ceux qui se considéraient comme des intellectuels, c'est-à-dire entre les paysans et les gens instruits. Il n'y avait pas de contact intime et de communauté parfaite entre ces deux parties de la nation. Chez les paysans c'était de la méfiance envers les « gens de la ville », et les intellectuels étaient plus ou moins indifférents envers les « hommes du peuple ». En réalité, ce ne fut qu'un malentendu qui a surtout été déplorable par ses résultats : la masse du peuple, d'une

part, ne voulait être représentée dans les assemblées électives que par des paysans ; d'autre part, les hommes instruits ne se consacraient pas suffisamment aux intérêts du peuple.

Mais cette séparation n'était que superficielle. Comme touchée par une baguette magique, elle disparut dès que la guerre éclata. Et l'homme du village et l'homme de la ville marchèrent comme un seul homme dans les rangs de l'armée serbe ; il n'y eut plus aucune différence entre les paysans et les intellectuels. Les uns et les autres ont « marqué par leurs tombes les frontières de notre empire », comme a dit le poète serbe, sur les champs ensanglantés de la mer Noire à la mer Adriatique, de Dobroudja aux rivages de l'Albanie.

Cette union, les générations nouvelles sont appelées à la sauvegarder et à l'affermir. La vraie démocratie consiste à se mettre au service du peuple pour le mener vers le progrès moral et matériel. Ceux qui sont instruits doivent faire profiter les autres de leur instruction s'ils ne veulent pas qu'elle reste un capital mort. Ce doit être le devoir le plus sacré de nos jeunes d'aujourd'hui, à qui échoit ce bonheur dont furent privées les générations antérieures, d'être à même de puiser leur savoir et leur expérience en France et en Angleterre, les deux pays de la plus vieille et plus grande civilisation. Qu'ils se rapprochent du peuple, qu'ils vivent en contact avec lui, et au milieu de lui, pour se renseigner à fond sur ses souffrances et ses besoins. C'est alors seulement qu'ils apprendront par quels moyens et de quelle manière il faudra agir pour guérir notre nation, d'une façon prompte et complète, de l'effroyable blessure que la guerre lui a faite.

* *

La voie qui s'ouvre devant la nouvelle génération sera dure à parcourir. Pour pouvoir la suivre, chacun doit engager toutes ses forces et marcher au but sans défaillance. La tâche est digne des sacrifices les plus lourds. Car cette voie-là conduira notre pays dans un avenir prochain, vers la régénération et la prospérité.

KOSTA KUMANUDI,
Professeur à l'Université de Belgrade.

Devoirs de notre démocratie.

Quoique maintes institutions démocratiques modernes ne justifient pas les espoirs que l'on avait placés en elles, on ne saurait néanmoins mettre en question la forme démocratique du gouvernement. La force de la démocratie réside dans le grand idéal moral qui l'inspire. Mais celui-ci n'est pas l'unique condition de la vie de la démocratie : elle ne peut être sauvée, comme le croyant de certaines religions, par la foi seule dans son idéal. Cette œuvre de salut exige avant tout des faits et des actes. L'esprit public doit demeurer éveillé et actif; le citoyen doit avoir le regard fixé sur la chose publique et être prêt à consacrer à l'idéal démocratique, d'une façon désintéressée, tout son temps et tous ses efforts. Pourtant les démocraties actuelles ne remplissent pas complètement cette condition. Certains écrivains ne remarquent à ce point de vue aucune différence entre les démocraties latines et anglo-saxonnes. Chez les unes et chez les autres, on sent que l'esprit public ne se manifeste pas d'une manière continue. Ceci, bien entendu, est encore plus vrai pour la démocratie de notre peuple, auquel la servitude turque a infusé une assez forte dose d'inertie et de fatalisme.

Les qualités de la race en général n'expliquent pas suffisamment ce phénomène. Il faut en rechercher la cause ailleurs, en premier lieu dans l'esprit de la vie moderne. La vie est devenue si compliquée que l'intérêt personnel, dans la lutte pour l'existence, se fortifie toujours. Loin que la culture et le progrès affaiblissent les instincts égoïstes primitifs, ils semblent au contraire les renforcer. Aujourd'hui l'homme appartient de plus en plus à soi-même. Il est nécessaire de posséder une forte culture intellectuelle et beaucoup de force morale pour sentir que notre bien et notre intérêt personnels résident dans le bien et l'intérêt collectifs. Savoir sortir de soi-même, préférer l'intérêt commun à l'intérêt personnel, est dans les circonstances sociales actuelles la marque d'un courage d'une espèce particulière. L'argent est devenu le mobile de toute activité humaine. Le matérialisme a conquis plus ou moins tous les domaines de la vie. La morale n'est pas restée intacte. Absorbé par ses intérêts personnels, l'homme n'est pas en état de s'intéresser aux choses en dehors de lui dans la mesure où l'exigeraient les intérêts de l'idéal démocratique, les intérêts de la communauté.

A ce tableau de la vie sociale actuelle, il faut encore ajouter certains mobiles psychologiques. Les hommes possèdent naturellement une assez grande force d'inertie, et sous les mauvais régimes, on le sait, il suffit de peu de choses pour abattre et rendre mécontents de toute la vie publique une masse de gens. Sous ce rapport, les désillusions causées aux masses nationales, soit par un groupe, soit par un parti ou par l'Etat lui-même, ont une très grande importance. Les désillusions dépriment les masses tout autant que les particuliers; celles-ci suivent, pendant un certain temps du moins, avec apathie et indiffé-

rence les événements qui se succèdent autour d'elles. Ces dispositions vont parfois jusqu'à inquiéter les amis du progrès et de la démocratie. Les auteurs d'ouvrages sur le droit public les considèrent comme un mal, comme un symptôme d'un état moral morbide auquel ils s'efforcent de trouver une atténuation et un remède. La démocratie pratique également est troublée en présence de cette question de l'organisation de l'action politique, à l'effet de développer chez les citoyens une activité spontanée et régulière, en stimulant les énergies individuelles et en les empêchant de s'endormir. Le système des partis y répond, mais la solution qu'il apporte n'est point satisfaisante, car la vie des partis, telle qu'elle existe, renforce, semble-t-il, l'apathie habituelle.

La démocratie antique connaissait aussi ce mal, quoique à un bien moindre degré. La vie politique chez les Athéniens était plus impulsive et plus stimulante, et les futurs citoyens se préparaient d'une façon beaucoup plus sérieuse aux devoirs civiques. L'éducation politique y existait au sens propre du mot. L'Athènes antique constituait une véritable école des divers devoirs, où les jeunes gens, comme dit un auteur, avaient la possibilité d'apprendre « leur métier de citoyen et d'acquérir une éducation politique très supérieure à celle que peut donner chez les modernes la lecture superficielle du journal d'un parti » (1). Les travaux y étaient à ce point ordonnés, qu'il n'y avait pas un seul Athénien qui ne fût « mis en contact direct avec la réalité des choses, qui ne fût obligé de respecter les lois, dont la non-observation entraînerait pour lui des responsabilités de nature à le faire réfléchir sur ses devoirs envers la cité » (2). Aujourd'hui rien de tout cela. La complication de la vie moderne a rendu impossible à la démocratie l'application des méthodes et des moyens anciens. Toutefois on pourrait se demander si ces raisons suffisent pour excuser la démocratie moderne d'avoir tant négligé le problème de l'éducation politique du peuple.

L'importance de ce problème est évidente et nous croyons que dans cette négligence de la démocratie nous aurons un moyen de plus pour mieux comprendre l'attitude de l'esprit public sous les régimes démocratiques. L'intérêt pour les affaires publiques n'est pas considéré aujourd'hui comme un devoir. Il ne répond pas à un besoin quotidien chez le citoyen, il est quelque chose de superflu; on préfère se décharger sur un certain nombre d'individus du souci de la vie publique. De nos jours on peut parler de politiciens professionnels, espèce qui pullule dans le peuple, comme les rhéteurs dans l'ancienne Grèce. L'éducation politique ne fait pas partie intégrante de l'éducation en général. La connaissance des premiers et plus essentiels devoirs civiques n'est pas considérée comme une nécessité; et les masses

(1), (2) A. CROISSET : *Les Démocraties antiques*, p. 181, 182.

populaires ne sont pas seules à en être privées : les éléments les plus intellectuels de la nation le sont très souvent aussi. La Serbie offre de tristes exemples à cet égard ; on entend quelquefois des savants se vanter de n'avoir jamais voté ; ils s'enferment dans un égoïsme d'une nature spéciale et passent les plus belles années de leur vie dans cet état de chrysalides, ne voulant rien connaître en dehors des « déclinaisons », des « fossiles », des « cartes géographiques », du « système des deux Chambres », etc. Et ce n'est que dans leur vieillesse, après qu'ils ont laissé passer un temps considérable sans prendre part à la vie publique, qu'ils apparaissent, tels des escargots sortant de leur coquille, avec le désir de s'occuper aussi de politique active. Dépourvus d'expérience, et de la connaissance des événements passés, ils ne sont alors d'aucune utilité, lorsque même ils ne sont pas nuisibles. Un tel isolement ne peut se justifier par rien. L'amour de la science ne doit pas aller jusqu'à tuer dans l'homme la conscience de ses plus élémentaires devoirs comme membre d'une communauté. C'est là une chose inadmissible, principalement dans un pays où la vie politique n'est pas ordonnée et consolidée comme il le faudrait. Nous allons jusqu'à qualifier un tel isolement et un tel désintéressement de la chose publique de vice sérieux. Etre honnête passivement ne suffit point : c'est dans la participation active à la lutte contre la démoralisation que réside le devoir d'un citoyen véritable.

Et même, ne pourrions-nous pas dire, sans exagération, que c'est un crime de demeurer indifférent à la vie publique d'un pays où les acquisitions de la démocratie coûtent tant de sang, et où celles-ci peuvent à tout moment être compromises par les caprices d'un autocrate ou les appétits d'une caste ? Cette vérité doit être répétée inlassablement tant qu'il y aura dans notre pays de ces égoïstes qui passent froids à côté du mal, sans avoir souci d'autre chose que de sauvegarder leur probité personnelle.

Quelque favorables que puissent être pour la démocratie et son idéal les conséquences de cette guerre, il faut néanmoins être persuadé que la démocratie ne conquerra pas immédiatement toutes les positions ; tant du point de vue politique que social, il lui restera encore suffisamment à lutter. Et la lutte pour la victoire définitive de l'idéal démocratique est la condition du bonheur et de la prospérité du peuple. Le travail et l'action dans ce sens ne sauraient s'interrompre. Si au lendemain de la conclusion de la paix les masses populaires, épuisées, montrent dans le premier moment une certaine résignation ou une certaine indifférence, c'est aux éléments intellectuels de notre nation qu'incombera le devoir de témoigner de l'intérêt et de déployer plus que jamais de l'activité pour la consolidation et la remise en ordre de toutes les affaires du pays. Personne n'aura le droit de demeurer à l'écart. Les générations nouvelles doivent justifier les efforts de ceux qui sont tombés sur les champs de bataille. Les phrases du passé doivent être remplacées par l'action. Les personnalités devront être sacrifiées aux

principes, qui conduiront le peuple dans la voie que lui tracent son histoire et son génie.

La lutte et l'action dans ce sens présupposent deux choses : une *instruction solide* et une *volonté sincère* de s'occuper enfin sérieusement des intérêts du peuple.

L'instruction et les connaissances professionnelles constituent en effet une des plus importantes conditions du progrès, tant personnel que de la communauté. Cette nécessité où se trouve la démocratie de lutter contre l'ignorance, contre les ténèbres, au moyen d'une forte instruction et avec le plus de lumières possibles, n'eut jamais plus qu'aujourd'hui un caractère impérieux. Les travailleurs professionnels sont plus nécessaires à notre milieu que partout ailleurs. Que de travail dans tous les domaines de notre vie nationale ! Mais remplir cette condition n'est pas tout. Il ne faut jamais perdre de vue le fait qu'en dépit d'un nombre assez grand d'hommes intelligents et instruits, beaucoup de choses dans notre vie sociale antérieure laissaient à désirer. Ce dont nous manquions, c'était de gens vigilants, d'hommes d'action. Les uns entraient dans la vie pleins d'enthousiasme pour la science, et comme nous l'avons dit précédemment, s'enfermaient en eux-mêmes sans s'intéresser à ce qui se passait autour d'eux. Le sort envoyait les autres dans les « bureaux » lesquels, de même qu'ils mettaient souvent un uniforme à leur corps, uniformisaient ce peu d'opinions et de convictions personnelles qu'ils possédaient. L'atmosphère du matérialisme était parvenue bien vite à empoisonner les individus de la troisième catégorie, à les anesthésier et les rendre incapables de distinguer leur intérêt propre de l'intérêt général. Nous pensons ici au nombre considérable des « banquocrates » qui ne voyaient dans la politique qu'un moyen de s'enrichir. Enfin, une quatrième catégorie comprenait un petit nombre d'individus riches d'idées, possédant une conscience claire de leurs devoirs envers la communauté, et capables de s'oublier eux-mêmes lorsqu'il s'agissait de l'intérêt collectif. C'est par ces individus-là que respire et vit un pays. C'est par leur nombre qu'est cadencée la marche d'un peuple vers le progrès. Et c'est pour cela qu'il nous faut agir de toutes nos forces pour créer le plus tôt possible de telles personnalités. Les fonctionnaires indolents, exsangues, aux horizons étroits doivent être remplacés par des hommes d'initiative et d'action, prêts à mettre toutes leurs forces au service du pays. Changer notre système d'éducation est donc une nécessité urgente et un des premiers devoirs de notre démocratie.

Les méthodes scolaires actuelles ne peuvent satisfaire un penseur critique : elles tuent, semble-t-il, le peu d'initiative que les jeunes esprits portent en eux. Les biographies des grands hommes nous montrent qu'ils doivent très peu à l'école. Nous autres, gens moyens, arrivons à la même conclusion par une analyse un peu serrée. L'école ne représente pas encore l'usine de l'esprit. Il n'est pas étonnant dès lors que chaque jour nous apporte des protestations et des demandes de réfor-

mes. « Le pédagogue n'aime pas les enfants », s'écriait récemment un écrivain suisse. Et de même que nous abhorrons les méthodes scolaires du moyen âge, nous pensons que les siècles futurs éprouveront peut-être une semblable horreur pour notre système d'éducation. L'école telle qu'elle est n'éduque pas. Et pourtant l'éducation est ce qui fait de l'homme, un homme ! Dans son désir fiévreux de faire des « spécialisés », l'école nous donne des hommes incomplets. Dans les résultats auxquels elle atteint, il n'y a pas trace d'un sentiment moral élevé, ni d'une conscience nette du devoir du membre envers la communauté.

Aujourd'hui, il n'est pas rare de rencontrer un jeune homme qui débute dans la vie sans être capable de sortir de lui-même, croyant que le monde commence et finit par lui et que tout ce qui existe n'a été créé que pour lui. Absence de tout sens de la vie sociale supérieure ! Le citoyen de demain est lancé dans la vie avec des idées imprécises et non épurées sur la personnalité et sur son rôle. Les jeunes gens quittent les écoles dépourvus d'une boussole sûre, de sorte que le moindre souffle de vent peut les amener à errer sur la mer de la vie.

(A suivre.)

DRAG. D. IKONIĆ.

III. — Contes et poèmes.

Il reviendra !...⁽¹⁾

Après nos longs tourments et notre martyre dans les montagnes neigeuses d'Albanie à travers lesquelles nous avons erré ne connaissant ni chemins ni sentiers, et que nous avons parsemées de tombeaux d'êtres chers, harassés, abattus, affamés, transis, dénudés, nous surgissions de différentes gorges, de différentes hauteurs pour descendre vers la rive ensoleillée.

Sur ce rivage désert nous passâmes des nuits blanches et de sombres jours, anxieux, attendant que l'Europe nous lançât quelques miettes de pain, guettant l'horizon verdâtre dans l'espoir d'y voir flotter le navire au pavillon allié, indice du salut du reste de tout un peuple.

Avec quelques membres de ma famille, étroitement unis par les tombeaux laissés derrière nous, je marchai dans les sentiers difficiles, escaladant la Prokletija et le Rugovo, les Komoves et le Sutorman

(1) L'auteur de ces lignes a perdu son fils unique dans cette guerre sanglante ; la biographie et la photographie de Ban Nusić ont été publiées dans *La Patrie Serbe* n° 1, p. 44. C'est à lui que le malheureux père dédie ces lignes.

jusqu'à ce que j'eusse aperçu le rivage désiré avidement, et tout près de lui, un petit lieu cultivé : Ulcinj. Là, là nous aurions du soleil, du repos, du pain... Ce coin tranquille et caché était loin de tous les grands chemins où se déchainaient l'orage et la tempête ; et peut-être là nos détresses et nos misères prendraient-elles fin...

Là, au milieu de braves gens, nous avons établi notre nid ; là, nous avons allumé le feu dans un foyer ; là, pour la première fois, nous nous sommes réchauffés, nous avons bu le soleil. C'est là encore que j'ai écrit les premiers mots de ce livre de souffrances et de deuil. J'ai cru pouvoir y noter tous les faits, en remplir toutes les pages et y exprimer toutes mes peines et toutes nos douleurs. Je l'ai cru, espérant avoir enfin trouvé au sein de cette mer démontée et furieuse de nos tourments un petit îlot paisible et calme, où nous pourrions nous abandonner au repos et aux regrets ; mais à cet instant même les canons de la Rumije ont tonné, les mitrailleuses de Možura ont crépité, nous persuadant qu'il n'y avait plus un coin tranquille où le Serbe vécût.

Malheureux, éteins la lueur allumée par ton espérance, continue d'errer et marche sur la mer inconnue et immense, la mer des souffrances infinies !...

Et pourtant merci à Ulcinj ! Ces cinq jours de repos et de calme qu'il nous a donnés nous ont semblé longs comme une vie et doux comme les premières caresses du printemps après tant de jours d'angoisse, tant de nuits sans sommeil.

* *

Dans le petit arc qui, entre deux monts, forme la baie d'Ulcinj, sur le rivage sablonneux s'élèvent des maisonnettes blanches de style moderne ; derrière elles, dans la profondeur des gorges qui descendent de Možura, se pressent en foule de vieilles demeures turques à travers lesquelles passe la route. Les deux monts qui, près de la mer, font un cadre à ce nid sont de nature différente comme s'ils voulaient marquer deux époques distinctes : le passé sombre et le présent clair. Celui du sud, bien que situé sur un plateaux rocheux, est plein de cyprès vert foncé et s'élève fièrement pareil à la tête d'une jeune fille richement ornée d'une chevelure prodigieuse. Celui du nord-ouest, bien que proche voisin, est désert et nu ; ce n'est qu'un roc dur, jaillissant de la mer et projetant sa poitrine rocheuse, prêt à recevoir les attaques des flots furieux et à les repousser. Là existe encore une ville morte et abandonnée, l'ancienne Dulcigno, sur les rochers de laquelle se brisaient les galères milanaises ; de ses remparts était lancée une pluie de flèches sur les vaisseaux pirates qui arrivaient des mers inconnues et lointaines pour dépouiller et conquérir les riches côtes de l'Adriatique ; de cette ville a régné sur Zeta, Djordje Balšić dont le tombeau repose encore entre ses ruines.

C'est un ensemble d'anciens palais milanais et de konaks de pachas

turcs, de rues pavées et de marchés; de temples, de tribunaux et de prisons; de canaux et de citernes; de tours de chevaliers occidentaux inconnus et de vastes écuries d'anciens beys orientaux. Tout cela est désert et muet; deux époques de l'histoire, l'une près de l'autre, reposent mortes. On dirait une ville maintenant déblayée, recouverte jadis par les laves des événements orageux abattus sur ce côté de l'Adriatique et sur tout le continent balkanique. Le creux des canaux du Moyen Age retentit sous les pas et l'écho envahit les châteaux abandonnés où s'éveillent les chouettes et les hiboux somnolents qui frappent lugubrement les murailles de leurs ailes.

Pourtant Dulcigno n'est pas tellement mort; quelques âmes l'habitent; çà et là des jets de fumée montent de toits crevassés. La pauvreté d'Ulcinj s'est retirée là. Elle a choisi une des multiples pièces de ces palais déserts, bouché les fenêtres avec du foin et des lambeaux d'étoffe, ne laissant, pour faire pénétrer le soleil, qu'une petite ouverture fermée par quelque morceau de glace trouvé dans les débris; là, elle passe ses jours en compagnie des hiboux et des chouettes qui nichent dans les hautes murailles et tournoient dans les espaces déserts.

La première nuit, incapable de dormir, je me suis levé; j'ai regardé de ma fenêtre la mer agitée dont l'écume se mêlait à la clarté de la lune et semblait une trainée de pierres précieuses; puis j'ai tourné les yeux vers l'antique Dulcigno. La lune lui donnait le charme d'une de ces villes mystérieuses des contes fantastiques qui ont fasciné notre enfance. L'attrait de ce tableau m'a ravi et chaque nuit passée sur cette douce côte — il y en a eu seulement trop peu! — je me suis levé vers minuit et même plus tard pour admirer la ville magique. S'il n'y avait pas de lune, les ténèbres épaisses, à travers lesquelles s'estompaient les silhouettes des palais abandonnés, épandaient sur elle un enchantement mystique et profond qui me clouait plusieurs heures à cette place d'où je contemplais la féerie. Une de ces nuits-là, alors que d'immenses vagues se brisaient contre les épaules puissantes qui supportent la ville morte, à travers l'obscurité à peu près complète, j'aperçus à l'un des palais une faible lumière éclairant à peine le carreau collé par du papier.

Pourquoi cette lueur dans cette nuit profonde; la pauvreté est-elle donc si prodigue?... Quelqu'un prie-t-il Dieu ou chasse-t-il par la lumière la peur que fait naître le bruit des flots dans les canaux et les caves? Je m'en suis informé et j'ai entendu un conte admirable, un de ces contes éternels redits dans les livres et dans la vie; un de ces contes qui confirment cette vérité déjà tant de fois dite: que le cœur maternel est le même dans tous les temps et chez tous les peuples.

* * *

Dans un coin de l'ancien palais de Dulcigno demeure la vieille Stana, une femme brisée avant l'âge par la pauvreté et l'abandon.

Jadis, il y a bien des années, elle vivait avec son mari à Salçu, village près d'Ulcinj. Là, sur la route, dans une querelle futile, les Turcs de Krajina tuèrent son mari, et elle resta seule avec son enfant au sein. Elle se retira et vécut avec le peu de ressources qui lui restaient; quelque temps après elle était devenue si pauvre qu'elle pouvait à peine élever son fils.

Sitôt la domination turque brisée et Ulcinj délivrée, elle descendit en ville pour travailler et atténuer sa misère. De bonnes gens l'aidèrent et lui permirent de s'installer à Dulcigno où elle habite encore; on lui donna de l'ouvrage, on la soutint pour lui permettre de vivre elle et son enfant. Quand il put enfin marcher d'aplomb sur ses deux pieds elle le donna pour lui faire apprendre un métier. Ce fils droit, sain, alerte, agile comme un jeune cerf, était son espoir et Stana attendait quelques années encore pour que cette jeune épaule pût supporter tous les soucis et donner le repos à ses membres fatigués et rompus.

Ce ne sera pas long; bientôt la main de Novica deviendra plus forte; ses lèvres se noirciront du premier duvet de la jeunesse; ses yeux d'enfant, aujourd'hui naïfs et calmes, seront remplis demain par l'ardeur d'un jeune homme. Et ce temps n'est pas loin; elle voit déjà combien son fils devient plus robuste, plus grand, plus beau que les autres, et s'il réussit elle sait à quelle porte elle frappera et qui sera sa future compagne... Dieu est bon, il réchauffera ceux qu'il a laissés geler... Il arrivera son printemps, il viendra son été, elle a supporté tant d'automes et tant d'hivers! Et Novica sortira aussi un jour de ces murailles désertes où il a vécu avec les chouettes; il descendra là-bas sur la douce côte d'Ulcinj où le soleil est si chaud.

Et pourquoi ne pourrait-elle pas rêver?... Novica est déjà grand, il est entré au service des pêcheurs d'Ulcinj, il s'embarque avec eux sur la riche baie, il s'élance loin sur la mer. Sitôt sa pêche vendue il porte son gain à sa mère. Et la mère, heureuse, les yeux remplis de larmes, s'empresse de cacher cet argent dans la paille sur laquelle elle dort pour le garder précieusement comme des gouttes d'eau sainte; dès qu'il y en aura assez pour l'achat d'un bateau, de filets et d'accessoires de pêche, Novica pourra travailler seul comme il le rêve. Ce sera le temps qu'espère aussi sa mère, le temps où elle se reposera, car ils ne seront plus seuls, son fils aura alors une épouse dévouée. Stana saisit là-bas, au fond d'Ulcinj, au-dessus de Bijela Gora où se perd la ville, derrière la grande porte d'une de ces maisonnettes pauvres, deux yeux clairs qui guettent Novica à son passage. Elle le sait; cette chose agréable qui complète ses vœux maternels ne peut se soustraire à son regard. Et ce sera tout ce que la mère a rêvé pendant les longues nuits, tout ce qu'elle a espéré durant ses veilles, tout ce qu'elle a pressenti.

Plus les jours passent, plus se rapproche la réalité que le rêve a promis; et son cœur bat de plus en plus de joie, et son front assombri et ridé par les inquiétudes et les douleurs s'éclaircit. Novica possède

déjà son canot et ses filets, Novica n'est plus au service, il est maître de lui-même.

Chaque matin, alors qu'Ulcinj dort, il s'élance au large; sa mère l'accompagne de ses vœux et le regarde jusqu'à ce que le bateau se perde entre les vagues agitées. Puis elle rentre, allume la veilleuse sous l'icône, murmure une prière à Dieu pour la chance et le bonheur de son enfant qui de jour en jour s'élève davantage et apparaît plus distinct à son horizon, semblable au soleil qui dès l'aube sort de la mer et monte de plus en plus. Lorsque Novica, le soir, coupe de l'avant de son bateau le miroir tranquille des flots, de loin il entrevoit sa mère sur le rivage. Elle l'accueille, les larmes aux yeux, l'aide à sortir sa pêche, à étendre les filets, lui apporte du lait chaud et du linge sec, puis elle allume de nouveau la veilleuse en reconnaissance à Dieu d'avoir exaucé sa prière du jour.

Ainsi passent les jours, ainsi augmente l'épargne sous la paille et grandit l'espérance dans le cœur maternel.

Un jour Novica s'embarqua et comme d'habitude la mère le bénit de ses vœux, le suivant du regard entre les vagues qui, dès le matin, folâtraient comme l'enfant au réveil. Le soir elle descendit pour l'accueillir, mais la mer était agitée comme son âme. Le mistral sinistre venu de loin s'embrassait avec les mauvais esprits des profondeurs marines; ils se livraient ensemble à une danse infernale menaçant la terre et le ciel même. La côte tremblait sous les coups impétueux des lames; le ciel s'assombrissait de frayeur et de détresse; l'horizon flamboyait comme si le ciel était embrasé.

La mère attendit...

La nuit vint plus tôt, comme si la clarté du jour nuisait aux maléfices, et avant l'heure le soleil s'obscurcit, voilé de passion et de chagrin. Le ciel s'abaissa et les nuages noirs s'unirent aux vagues qui, de plus en plus furieuses, s'élevaient.

La mère attendit...

Sur Ulcinj tomba un silence profond; les volets des fenêtres et les portes se fermèrent, les lumières s'éteignirent, tout se cacha sous les toits, et il parvenait à peine, de l'autre côté, quelque hurlement de chien devant les portes closes.

La mère attendit...

Comme sur les eaux, dans son âme s'éleva une violente tempête dont les assauts brisaient sa maigre poitrine. Les flots l'inondaient, mouillant ses seins sur lesquels elle désirait presser son fils unique; ils baignaient son visage se mêlant à ses larmes, mais...

Elle attendit...

Plusieurs fois déjà, Novica avait été surpris par la nuit, mais il était revenu. Quand le temps était ténébreux la mère posait, pour être vue de loin, une lumière sur la fenêtre de la chambre de l'ancien palais. Son enfant savait que cette lueur était là pour le guider et il dirigeait son bateau vers elle, sachant qu'il naviguait sûrement.

Cette nuit encore la mère alluma la veilleuse, car, qui sait, son fils errait peut-être sur la mer tumultueuse, cherchant sa route...

Depuis ce jour, voilà dix-sept ans que la vieille éclaire sa fenêtre chaque nuit et qu'elle attend son fils... Il viendra! il est seulement égaré et sitôt qu'il apercevra la veilleuse allumée par les soucis maternels, il s'élancera vers la rive, fendant les vagues qui lui barrent la route; il arrivera!... il lui reviendra!...

Dix-sept années entières, elle croit à son retour! Dix-sept années entières elle nourrit sa foi à la source inépuisable de son amour maternel! Dix-sept années entières elle veille chaque nuit et elle attend!...

Sitôt que souffle la brise, ou qu'une chouette bat des ailes, ou que la vague déferle sur les rochers, ou que tout autre bruit atteint ses oreilles, il lui semble entendre le bruit des rames; alors elle serre convulsivement la lumière entre ses mains, se penche sur la fenêtre et s'efforce de distinguer dans les ténèbres quelque point noir. Puis, trompée dans son espoir, elle se retire, remet la veilleuse à sa place, reprend son tricot et sa tête fatiguée retombe sur sa poitrine. A mesure que la lumière s'éteint, faiblit aussi sa persévérance, et toutes les deux étant épuisées, la nuit continue sa marche et la mère songe encore à son Novica.

Elle rêve: il rentre dans son canot orné de roses blanches, il chante au large et dit combien il aspire aux embrassements de sa mère. Quand le bateau se rapproche du rivage, les roses se changent en écume blanche qui bondit joyeuse sous l'avant de la barque. Et dès qu'il touche le bord, Novica s'élance alerte dans les bras de sa mère inquiète; ayant porté la main à sa poitrine, il en retire une bague enrichie d'une pierre précieuse et pêchée dans son filet. Dans les sentiers noirs, à travers les rochers et les pierres de la ville morte, éclairés par les rayons du bijou magique, ils montent pas à pas, embrassés, à leur pauvre demeure, s'entretenant des grands et luxueux palais qu'ils habiteront demain grâce à Dieu qui a permis aujourd'hui une pêche miraculeuse.

Combien d'autres songes faits par l'amour maternel dans ces nuits de veille, d'attente et de foi inébranlable!... Ainsi, une fois, la mère a rêvé qu'un pigeon blanc arrivait sur le seuil de sa maison et roucoulait. Elle lui a tendu du blé et l'oiseau s'est posé sur sa main pour picorer; puis il est monté sur son épaule, déployant les ailes et frôlant sa joue comme pour la caresser plusieurs fois et il s'est envolé vers la mer. Une autre fois elle a vu une jeune fille robuste, vêtue de blanc, les cheveux défaits, couronnée d'ellébores verts et d'anémones bleues, les mains pleines de corail cueilli aux profondeurs de la mer. Cette jeune fille a commencé un chant bizarre pareil à celui du mistral dans sa joute terrible avec l'océan; puis elle a semé le corail sur le sentier de la maison à l'endroit du rivage où le canot de Novica est amarré.

Tous ces rêves disaient une seule et même chose à la vieille, nourrissant sa foi, encourageant sa persévérance. Pas un instant elle ne

s'est abandonnée au deuil : comment pourrait-elle pleurer un enfant qui vit encore ? A l'église elle n'a jamais fait brûler un cierge pour les morts mais toujours pour les vivants... Chaque soir elle fait le lit de Novica, chaque soir elle chauffe le lait pour son arrivée, chaque soir elle prépare le linge sec. Aux grandes fêtes religieuses elle nettoie la maison et la prépare ; elle descend chez le prêtre emprunter des farines blanches pour faire avec de l'huile les galettes préférées de son fils. Puis elle les dispose dans un coin du placard où sont déjà d'autres galettes moisies faites d'année en année et conservées là. Sa foi nourrit ses rêves de jadis : elle cherche encore une fiancée pour avoir la joie de marier Novica à son retour. Elle n'est pas troublée que Milica, de Vule — celle dont le regard ne lui avait pas échappé — soit mariée et qu'elle ait plusieurs enfants ; d'autres filles ont grandi qui étaient alors des gamines et parmi elles, elle a choisi une belle bru. Celle-ci s'étant mariée, la mère en a remarqué une autre parmi celles qui étaient encore au sein lors du départ de son fils. Pour elle le temps n'existe pas, Novica vit toujours à l'âge où il s'est séparé d'elle. Tout peut changer mais lui ne change pas, non plus que sa foi et son espérance.

Bien que la veillesse de sa vie s'épuise et s'éteigne peu à peu, la lumière mise chaque nuit sur la fenêtre pour guider son Novica brûle toujours avec le même éclat de croyance et d'espoir.

« Il reviendra !... » est devenu son symbole, le premier mot de ses prières, la trame de ses rêves, le sens de sa vie, le principe de sa force, le remède dans la maladie, le soutien dans les jours de détresse, la consolation dans les jours de douleur.

« Il reviendra !... » seront ses derniers mots sur son lit de mort, et la meilleure façon de complaire à son âme et d'immortaliser le souvenir de son amour maternel sera de l'enterrer en vue de la mer, afin que le cierge de son tombeau guide son fils dans la nuit et qu'il permette de lire sur la croix ces mots : « Il reviendra !... »

* * *

Qu'est-ce qui, dans ce conte, réveille la douleur en mon cœur paternel ? Qu'est-ce donc qui, en mon âme, remue les cendres de mes espérances consumées et cherche au-dessous d'elles, là, profondément, les dernières étincelles, essayant de les aviver et de les enflammer ?...

La foi et l'espérance sont-elles vraiment plus fortes et plus puissantes que le deuil et les douleurs ?...

Dans mes bras aussi est né un fils unique ; je l'ai nourri, élevé, bien que chancelant sous le poids de la vie, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à se suffire. Moi aussi j'ai eu des espérances et j'ai fait des rêves ; moi aussi j'ai accompagné mon fils de mes vœux sur la rive de la vie lorsqu'il s'est éloigné ; moi aussi j'ai attendu plein de foi et d'espérance le jour heureux où mon fils unique ferait son canot et s'élancerait dans sa voie, coupant par la vigueur de sa jeune force les vagues immenses de

la vie. J'ai aspiré avec aueur à ce jour qui, en s'approchant, se montrait de plus en plus radieux, pareil au soleil qui monte de la mer à l'aurore et s'élève de plus en plus.

J'ai espéré, moi aussi, que viendraient mon printemps et mon été, car j'ai supporté tant d'automnes et tant d'hivers ! J'ai cru que Dieu serait bon, qu'il me réchaufferait de chauds rayons après tant de gelées glacées. J'ai cru que tout ce que j'avais rêvé, pressenti, désiré en mon cœur paternel pendant mes nuits soucieuses se réaliserait dans l'avenir.

Un jour mon fils s'est élancé sur les flots immenses, suivi de mes vœux. Le soir je suis descendu sur le rivage pour l'accueillir, mais la mer était agitée comme mon âme : l'orage, la tempête venus de loin, unis aux mauvais esprits de ma patrie, se sont livrés à un jeu infernal, menaçant la terre et le ciel même. Nos rives ont tremblé sous l'assaut furieux des vagues, le ciel s'est assombri de malveillance et de furie et l'horizon lointain a flamboyé.

Je l'ai attendu !...

Une nuit terrible est tombée sur ma patrie comme si la clarté du jour nuisait aux maléfices, et avant le temps le soleil s'est couvert d'un voile de passion et de chagrin, afin qu'aucun rayon n'arrive pour nous réchauffer. Le ciel s'est abaissé et les nuages noirs se sont mêlés aux vagues qui, de plus en plus furieuses, inondaient nos belles forêts et nos prairies cultivées.

Je l'ai attendu !...

Sur ma patrie s'est abattue une grande misère ; des fleuves de sang ont commencé d'arroser nos champs fertiles ; des larmes de sang sont tombées des yeux des mères ; des signes sanglants ont marqué le seuil de chaque maison. Le peuple s'est enfui vers les montagnes et vers les forêts pour y trouver un abri contre l'ouragan, et dans les villages abandonnés les cloches ont tinté lugubrement pour signaler la dernière heure.

Je l'ai attendu !...

Pareil à la tempête furieuse déchainée sur ma patrie, dans ma poitrine s'est brisé un orage de soucis et de douleurs. Des flots sanglants m'ont frappé ; ils ont mouillé ma poitrine de père sur laquelle j'attendais anxieusement de presser mon fils unique ; ils ont baigné mon visage, se mêlant à mes larmes.

Je l'ai attendu et je l'attends encore !...

Je l'attendrai tant qu'avec ma vie ne s'éteindra pas la veillesse allumée dans mon âme.

Il reviendra !... Seulement il ne sait retrouver son chemin sur la mer houleuse, mais sitôt qu'il apercevra la lumière entretenue par l'espoir de ses parents il s'acheminera vers notre rivage, fendant de la proue de son bateau les vagues qui l'entravent.

Il arrivera !... Il reviendra !...

J'ai rêvé et je rêve toujours que son canot orné de roses blanches

navigue encore. Je rêve que sur sa poitrine une pierre précieuse retirée de la mer sanglante brille avec éclat. Je rêve qu'un pigeon blanc vient sur ma main, vole sur mon épaule. Je rêve qu'une jeune fille vêtue de blanc, les cheveux défaits, couronnée d'ellébores verts et d'anémones bleues jonche de corail les sentiers par lesquels il rentrera. Il reviendra !... il vit !... il n'a pas succombé !...

Il est la jeunesse et la jeunesse ne meurt pas, car d'où pousserait la nouvelle vie ? La jeunesse est le poulx, le muscle, le sentiment, la pensée de son temps, cette pensée qui, pour la grande œuvre de libération, a porté des montagnes de souffrances et versé une mer de sang, depuis les insurrections d'Orašac jusqu'à nos jours.

La jeunesse est cette pensée qui ne faiblit pas sous le fardeau des douleurs, qui ne s'éteint pas dans l'obscurité des forces, qui ne plie pas sous les violences, qui ne meurt pas, qui survit à tout ce qui est fragile, à tout ce qui est pusillanime, à tout ce qui est précaire. La jeunesse est cette pensée qui, jetée dans le tombeau même, brise de ses poings la pierre et ressuscite.

C'est la pensée qui tombe sur les champs de bataille pour la liberté ; c'est la pensée qui devant nos tranchées élève des montagnes de chevaliers morts ; c'est la pensée qui arrose de sang chaud nos champs et nos forêts.

Cette pensée, nous ne sommes pas capables de la porter nous-mêmes, nous battus par la vie, profanés par les égards, déprimés par le découragement. La jeunesse intègre, propre, fière et droite est son expression et son synonyme. Et pour cela la jeunesse est éternelle comme la pensée est éternelle, et pour cela la jeunesse ne meurt pas comme la pensée ne meurt pas ; non, mon fils, tu n'es pas mort, tu vis, tu reviendras !

Et dans mon âme ne s'éteint pas la veilleuse ; je l'allume et l'entretiens de foi et d'espoir, jour et nuit, en t'attendant, car tu reviendras. Je t'attends !... tu reviendras !...

BRANISLAV NUŠIĆ.

Jefimija.

*Jefimija, l'enfant des seigneurs de Drama,
La veuve du Despote Uglješ qui naguère
Mourut en brave, a fui dans un cloître, et voilà
Qu'elle brode un tissu promis au monastère.*

*Autour d'elle, on se bat ; partout des cris, du sang,
Des vaincus, des vainqueurs acharnés sur leur proie,
Des royaumes brisés... Toujours seule et brodant,
Elle coud sa douleur aux fils d'or et de soie.*

*Les siècles ont passé. Maintenant, c'est l'oubli,
Mais notre peuple encor se raidit et s'obstine
A vivre, et je sens bien que notre cœur meurtri,
C'est toujours celui qui battait dans ta poitrine.*

*Aux heures de déclin de nos espoirs nationaux,
Quand devant le ciel noir, la foi nous abandonne,
Je me souviens de toi, des tiens, de nos héros,
Princesse de Serbie en vêtements de nonne !*

*Et j'écoute, et j'entends ! Attentive à nos maux,
Chaque fois qu'un nouveau désastre nous menace :
La vieille « Dame noire », au fond de son tombeau,
Murmure un chant de deuil et pleure sur sa race.*

M. M. RAKIĆ.

(Traduction du serbe par Émile Haumant.)

Vœu.⁽¹⁾

*Quand pour moi viendra l'heure où il faudra mourir,
O Dieu, fais que je meure, par une nuit d'automne,
Souriant et serein, et fort de ma jeunesse,
Sous la splendeur lumineuse d'un ciel de septembre !*

*Une telle mort est légère. Mais sa suite :
Toutes les vanités qui se réveillent autour d'elle,
Et les larmes d'usage des femmes voilées,
Et le chagrin factice des hommes indifférents,*

*Et les soulanes noires, les cierges et le poêle, —
Tout cela me torture cruellement
Et remplit d'horreur et de dégoût mon âme,
Devant l'humble beauté de la paix éternelle !*

(1) Pour donner à ses lecteurs français une idée de notre poésie moderne, *La Patrie Serbe* a déjà publié quelques traductions de nos poètes. Elle en emprunte aujourd'hui quelques-unes à l'un des meilleurs, Milan M. RAKIĆ, fils de l'écrivain Mita Rakić, l'excellent traducteur des *Misérables*.

Licencié en droit de l'Université de Paris, actuellement secrétaire de notre Légation en Roumanie, Rakić est un disciple français. C'est un Parnassien d'une inspiration profonde et d'une forme impeccable. Poète de la vie intérieure, de l'inquiétude d'un intellectuel moderne, il est un pessimiste serein, conscient de la fatalité mais aussi de la dignité humaines, fier de notre pensée et de notre volonté. Ses quelques poésies d'inspiration patriotique sont une merveille d'élévation morale et de perfection artistique. Par son originalité et par l'harmonie de ses vers, il se place avec Jovan Dučić au premier rang de nos poètes.

On a tâché ici de respecter absolument le texte original et d'en conserver, tant soit peu, l'harmonie, sans vouloir les sacrifier à la recherche des rimes.

O mourir ainsi, sans plaintes, sans témoins,
Sans cette fastidieuse et stupide comédie,
Silencieusement, comme le parfum d'une fleur fanée;
Effacer la vie et son long désespoir,

D'un seul souffle, et dans la force de la jeunesse,
Sous la splendeur lumineuse d'un ciel de septembre!

Tu viendrais vers moi sans larmes dans les yeux,
Et pourtant le cœur déchiré de douleur,
Cachant ton chagrin et ta tristesse profonde
Au fond mystérieux de ton âme sensible.

Tu viendrais vers moi, et d'un seul regard
Tu dirais un dernier adieu à ton vieux camarade,
Et d'une douce caresse, et d'un baiser candide,
Tu effacerais la secrète, l'inévitable douleur.

Viens! l'heure a sonné! Comme aux jours heureux,
Nous quitterons seuls la ville et ses fadeurs,
Nous irons seuls dans les plaines riantes,
Loin du monde et loin des misères.

Allons dans la clarté, dans les prés, dans les fleurs,
Dans le chaste silence de la nuit assoupie,
Dans la douceur mystique qui descend des étoiles
Et s'épand, solennelle, dans la claire solitude!

Vois comme la lune brille sur la campagne,
Dissipant les nuages épars qu'elle éclaire,
Comme l'herbe sent bon, comme germent les plantes
Et murmurent tristement les maïs gonflés!

Au-dessus de nous, le ciel clair scintillera,
L'univers muet nous enveloppera doucement,
Et dans le bosquet voisin frémira l'aile
De la dernière chauve-souris prête à partir.

Et tandis qu'au loin retentit la ville tumultueuse
Et ses vains plaisirs qui avilissent l'homme,
Et que l'écho des fêtes, mystérieux, se prolonge,
Les rossignols invisibles se mettront à chanter,

Et la nature entière ardemment frémira,
Et les champs et les bois, les jardins et les vergers,
Tout ce qui vit en elle saluera à haute voix
L'arrivée solennelle de la mort indifférente.

Je me tairai alors. Plus de paroles.
Je baiserais seulement ta main pâle;
Et, calme, respirant toujours plus faiblement,
Je quitterai la vie, la misère et la douleur,
Impassible et serein, souriant et fort.

Et je fermerai les yeux pour toujours! Et alors,
Je sentirai étrangement, comme dans un rêve,
Avec la douceur mystique qui tombe des étoiles,
Et la fraîcheur des terres labourées,
L'éclat de tes yeux, compatissant et doux.

Simonida.

(Fresque de l'église de Gračanica.) (1)

*Belle image, on t'a crevé les yeux!
Un soir, sur la pierre de la muraille,
Se sentant à l'abri des regards,
L'Albanais les a fouillés de son couteau.*

*Mais il n'a osé toucher de sa main
Ni ton noble visage, ni ta bouche,
Ni la couronne d'or et le voile royal
Qui recouvrent tes lourds cheveux.*

*Maintenant, en l'église, sur le pilier de granit,
Dans ta robe de mosaïque bariolée,
Tandis que, paisible, tu supportes ton sort dur,
Je te regarde triste, solennelle et blanche.*

*Et telles les étoiles éteintes
Dont la lumière nous arrive encore,
Si bien que nous voyons l'éclat et la couleur
Des astres lointains qui n'existent plus,*

*Ainsi vers moi, de la sombre muraille,
Sur la vieille dalle noircie,
Brillent toujours, triste Simonida,
Tes yeux crevés depuis longtemps.*

(1) L'église de Gračanica a été construite sur la plaine de Kosovo, avant 1321, par Milutin, le roi libéral dont « les aumônes sont comme les sables de la mer que nul n'a comptés ». On y voit encore deux belles fresques, celles du roi-fondateur et de la reine Simonida.

L'Eglise abandonnée.

(Environs de Peć.)

La vieille image du Christ en croix gît là.
Un flot de sang coule au long des côtes brisées;
Yeux morts, lèvres blêmes : la Mort elle-même;
La tête est encadrée d'une auréole d'argent.

Pieuse offrande des nobles et des serfs d'autrefois,
Un collier de ducats resplendit à son cou;
Et l'émail d'argent pur s'incrute dans le cadre
Que cisela jadis l'artiste de Debar.

Ainsi gît le Christ dans le temple désert.
Et tandis que, doucement, s'étend partout le crépuscule,
Et que l'essaim d'oiseaux nocturnes part en chasse,

Seul dans l'église solitaire où rôdent les revenants,
Farouche et désespéré, le Christ étend les bras,
Dans l'attente éternelle des fidèles, qui ne viennent pas.

(Traductions de M. Ibrovac.)

M. M. RAKIĆ.

IV. — A travers notre histoire et notre littérature.

La Serbie dans l'Histoire.

(Suite.)

Si les membres du groupe des « défenseurs de la Constitution » (Ustavobranitelji), gens ignorants, gardaient le vif désir de monter sur le trône ou, tout au moins, de former un pouvoir oligarchique, le peuple serbe, toujours pénétré de l'amour de la liberté et de la volonté de se gouverner soi-même, avait d'autres ambitions. Après le règne autocratique de Miloš et le court règne de Mihajlo, le peuple était peu disposé à accepter la domination néfaste des « défenseurs de la Constitution ». C'est ainsi que la Skupština élut prince à l'unanimité, le 2/14 septembre 1842, Alexandre Karageorgević, fils de Karageorges, malgré l'opposition des « ustavobranitelji », qui détenaient en fait le pouvoir.

Quoiqu'elle fût l'expression de la volonté nationale, cette élection eut déjà le don de déplaire au prince Metternich, qui ne trouvait pas à son goût cette manière de changer de souverain dans le voisinage de

l'empire autrichien. Il protesta auprès de la Porte, lui reprochant d'avoir permis aux insurgés de déposer un prince, et il pria en même temps l'empereur de Russie de trancher cette question en ménageant l'autorité du Sultan.

Un grand conflit diplomatique s'ensuivit, car l'empereur Nicolas I^{er} exprima au Sultan son mécontentement de tout ce qui s'était passé en Serbie, et envoya dans ce pays son aide de camp, baron Liven, pour instruire l'affaire. La question serbe provoqua à nouveau l'intervention de la Russie, de l'Autriche, de la France, de l'Angleterre et de la Prusse. La Russie, invoquant ses droits de protection sur le peuple serbe, en vertu de la Convention d'Ackermann et du traité d'Andrinople, formula son point de vue ainsi qu'il suit : 1^o le prince Alexandre doit être déposé ; 2^o il sera procédé à une nouvelle élection en toute liberté ; 3^o le vizir (que la Russie considérait comme le principal coupable) sera éloigné de Belgrade, et 4^o les meneurs et les provocateurs des désordres : Vučić et Petronijević, devront être punis. La Porte accepta les desiderata de la Russie ; on convoqua la Skupština pour l'élection du prince, le 3/15 juin 1843. Malgré les machinations des « ustavobranitelji », la Skupština élut de nouveau, à l'unanimité, Alexandre Karageorgević. Le 28 juillet (9 août), la Skupština décida l'éloignement du pays de Vučić et de Petronijević. Alors seulement, la Porte délivra un bérat confirmant Alexandre Karageorgević comme prince de Serbie avec l'agrément de la Russie.

Le règne du prince Alexandre Karageorgević commençait donc dans des circonstances difficiles. A l'intérieur, il avait à lutter contre l'oligarchie des « ustavobranitelji », qui tiraient tous les avantages possibles de la Constitution défectueuse et faisaient au besoin intervenir l'étranger, en particulier la Turquie, — assez souvent même pour le règlement des affaires personnelles. A l'extérieur, son élection lui avait aliéné l'amitié de la Russie et de l'Autriche. En même temps qu'il avait à lutter contre toutes ces difficultés à l'intérieur et à l'extérieur, le nouveau Prince devait organiser son Etat sur le modèle des autres Etats européens, c'est-à-dire transformer un ancien pachalik turc en un Etat constitutionnel avec des autorités publiques organisées.

Le Prince Alexandre s'acquitta convenablement de ses devoirs. M. Ch. Seignobos, dans son *Histoire politique de l'Europe Contemporaine* (p. 627), dit peu de choses de ce Prince, dont le règne, pourtant, a été marqué par de nombreux bienfaits pour la Serbie, laquelle passa grâce à lui entre divers écueils sans qu'il en résultât pour elle de désastre. M. Seignobos dit textuellement :

« Alexandre fut un prince pacifique ; établi à Belgrade près de la garnison musulmane, il resta soumis au Sultan et à l'Autriche ; on lui reprochait de recevoir coiffé du fez à la mode orientale et de se laisser malmener par le Consul autrichien, qui lui soufflait, dit-on, la fumée de son cigare dans la figure. Le peuple serbe, orthodoxe, ne s'attacha pas à un prince ami des catholiques et des musulmans, et

qui d'ailleurs évitait de convoquer la Skupština. Les sénateurs conspirèrent contre lui (1857). Il les fit arrêter et destituer; le gouvernement turc le força à les rétablir. Ses ministres, d'accord avec la Russie, firent élire une Skupština qui lui demanda d'abdiquer, puis, sur son refus, le déposa et rappela le vieux Miloš (1858). »

Nous croyons que les autres historiens français s'étendent moins encore sur le règne d'Alexandre Karageorgević, qui a cependant laissé plus de traces que le souvenir douteux de sa coiffure à la mode orientale ou la cigarette du consul autrichien (!).

Si l'énergie indomptable de Karageorges faisait défaut à son fils, on doit néanmoins reconnaître que le prince Alexandre fit preuve de beaucoup de bon sens et de clairvoyance dans la conduite des affaires de l'Etat, tâche dans laquelle il fut secondé par des hommes politiques supérieurs, comme par exemple Ilja Garašanin. Le prince Alexandre ne possédait pas la largeur de vues de son père Karageorges dans les questions de politique nationale, mais il était désireux d'organiser la Serbie dans les limites de ses frontières politiques. Et en dépit des intrigues des « ustavobranitelji » et des désordres intérieurs, qui provenaient toujours des défauts de la Constitution, en dépit aussi des agitations du prince Miloš installé en Roumanie, le règne d'Alexandre fut marqué par des acquisitions très importantes. On peut dire, d'une manière générale, que les bases de la vie publique de la Principauté furent posées sous le règne du prince Alexandre. Citons-les brièvement :

D'abord, il fit traduire la plus grande partie du Code civil autrichien, qui fut publié en 1844. L'organisation des tribunaux, commencée en 1840, fut achevée en 1846 par la création de la Cour de Cassation. L'administration de l'Etat fut également organisée, les fonctionnaires étant choisis parmi les gens instruits et leurs appointements fixés par le budget.

Un crédit fut voté pour la construction de routes, travail dont l'exécution fut confiée à des ingénieurs étrangers. En 1843, on installa le télégraphe.

On organisa les divers métiers en instituant les maîtrises. On s'occupa également de l'organisation de l'agriculture, de l'élevage du bétail, de l'exploitation des forêts et des mines. A Stragari, on installa une fabrique de poudre, à Kragujevac, la fabrique de munitions et d'armes, ainsi que l'arsenal. On commença d'organiser l'armée.

Les Serbes de Hongrie qui avaient été à même de s'instruire, passaient en Serbie pour occuper les places dans la magistrature et dans l'administration. Une grande impulsion fut donnée à l'instruction publique; le nombre des écoles primaires fut considérablement augmenté, on fonda un lycée, un collège complet, trois collèges incomplets, un séminaire, une école militaire, une école de commerce et une école d'agriculture; on créa la Bibliothèque nationale, le Musée et la Société scientifique, qui deviendra plus tard l'Académie des

Sciences et des Arts; l'Imprimerie nationale imprime les livres scolaires et autres, etc.

Une grande réforme de l'orthographe et de la langue littéraire fut opérée par Vuk Stefanović Karadžić. Il purgea l'orthographe de tous les caractères légués par l'ancien slave et le slaveno-serbe qui ne se prononçaient plus, de telle sorte que chaque son de la langue parlée eut désormais son signe. « Ecris comme tu parles » fut la règle fondamentale dont s'inspira Karadžić dans sa réforme de l'orthographe. A la place de la langue littéraire slaveno-serbe, il introduisit la pure langue populaire. Il recueillit les chansons, les proverbes, les contes et les adages populaires et montra ainsi la richesse et les beautés de la langue serbe. Il avait à lutter contre les propagateurs de la langue littéraire slaveno-serbe, mais il sortit vainqueur de cette lutte. Un de ses adhérents, Djuro Daničić, qui composa la meilleure grammaire serbe, traduisit en 1847 l'Ancien Testament, lequel fut imprimé avec l'orthographe nouvelle. Il fit de même pour les chansons du poète lyrique Branko Radičević. Cette langue littéraire fut adoptée également par le peuple croate et devint ainsi un nouveau et puissant lien entre les Serbes et les Croates.

* * *

L'absolutisme en Serbie fut de tout temps une entrave à la politique nationale, et chaque fois que le peuple eut la possibilité de faire entendre sa voix, la politique nationale prit aussitôt de l'essor. Pendant le règne de l'autocratique Miloš, on ne s'occupait que de la partie délivrée de la Serbie, mais sous celui d'Alexandre, la politique nationale reprit son cours. Sa meilleure expression fut le *Programme de politique extérieure*, élaboré en 1844 par le ministre d'Alexandre, Ilija Garašanin. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici *in-extenso* ce chef-d'œuvre d'observation juste, de clairvoyance et de perspicacité politiques qui allaient jusqu'à prédire les événements actuels. Nous devons pourtant en reproduire quelques-unes des considérations les plus saillantes.

Garašanin prévoit la destruction de la Turquie, et expose le rôle prépondérant que la Russie et l'Autriche joueront dans cette opération.

La jeune Serbie, ainsi que tous les peuples slaves du Sud, ou « yougoslovens », ont une ennemie formidable dans l'Autriche. « L'entente et la concorde avec l'Autriche constituent pour les Serbes une impossibilité politique ». La Russie serait tout indiquée pour seconder la petite Serbie, si elle n'était pas liée par des traités à l'Autriche et si elle ne s'opposait pas à la libération complète de la Serbie. Garašanin propose en conséquence de s'appuyer sur la France et l'Angleterre.

Dans le cas de la reconstruction de l'empire turc sur des bases nou-

velles, c'est la Serbie qui a le plus de droit à lui succéder : les Serbes n'ont-ils pas, en effet, commencé les premiers la lutte de la rédemption ? Le nouvel Etat serbe créé sur les ruines de la Turquie ne sera que la continuation de l'ancien empire serbe de Dušan. Considérée de ce point de vue, cette idée obtiendra facilement l'adhésion de tous les Yougoslaves. A cet effet, il est nécessaire de tendre à resserrer les liens entre la Serbie libre comme centre, et tous les pays yougoslaves, — y compris la Bulgarie, — en établissant et enracinant chez les habitants de ces diverses contrées, le principe de l'unité nationale.

Dans ce but, Garašanin expose un plan d'action dans tous les pays slaves du Sud, qui devait éveiller la conscience nationale de ces peuples en faisant régner la plus large tolérance religieuse. Les écoles serbes devaient être ouvertes à la jeunesse yougoslave, qui retournerait chez elle pénétrée de ces idées et y exercerait une influence utile. Nous passons sur les détails très intéressants du programme pour nous arrêter sur la question du commerce extérieur. Garašanin cherche à délivrer la Serbie de sa dépendance économique vis-à-vis de l'Autriche, en s'assurant une nouvelle voie d'importation et d'exportation aboutissant à un port de l'Adriatique. Il propose la voie de Scutari à Dulcin, qui permettrait de bénéficier du concours et de l'expérience des Serbes du littoral et d'établir des rapports directs avec la France et l'Angleterre.

On commença à appliquer ce programme politique. Les relations avec les autres pays yougoslaves se firent plus étroites ; la conscience nationale prit naissance chez tous les peuples yougoslaves, ainsi que l'idée de la communauté d'intérêts.

C'est au milieu de ce travail que survinrent les événements de 1848. Le mouvement révolutionnaire de l'Europe gagna également l'Autriche-Hongrie et ses multiples nationalités exaspérées par le terrible système de Metternich. Quoique la révolution eût commencé à Vienne, c'est en Hongrie qu'elle déploya son maximum d'effets. Kosuth Layos demanda, dans un brillant discours à la diète hongroise, l'introduction du système parlementaire. Ferdinand V accorda à la Hongrie un gouvernement responsable sous la présidence de Layos Batiany, et la Diète elabora immédiatement une Constitution, qui était un mélange d'idées démocratiques, de souvenirs de la Constitution féodale et de tendances chauvines. Elle créait une Hongrie grande et forte au détriment des droits des nationalités autres que la magyare. Les Serbes et les Croates, pendant bien longtemps abusés par les privilèges qui leur avaient été accordés et les traités conclus, mais jamais exécutés, se soulevèrent contre les Magyars. Les Serbes réclamaient des révolutionnaires magyars l'autonomie et la liberté de l'Eglise serbe, les droits et la compétence de l'Assemblée de l'Eglise et l'introduction de la langue serbe dans les affaires intérieures. Les Magyars (exclusivistes) rejetèrent toutes ces demandes, et Kosuth

déclara même à une députation serbe « que cette question serait tranchée par l'épée ! » Sous la pression du peuple serbe mécontent, le métropolite Rajačić dut convoquer l'Assemblée Nationale à Karlovci pour le 1/13 mai 1848. Au lieu de quelques centaines de notables, 15.000 députés se réunirent à Karlovci, au nombre desquels on voyait non seulement des Serbes, mais des Tchèques, Polonais, Russes, Croates et Roumains. L'Assemblée proclama le Patriarcat serbe et la Voïvodina (duché) serbe. Le métropolite Rajačić fut élu patriarche et le colonel Stevan Šuplikac, voïvode (duc). On fixa les frontières de la Voïvodina et son attitude vis-à-vis de la Hongrie et de la Croatie. On conclut avec cette dernière une alliance sur la base de « la liberté et l'égalité complète ». On élut un Comité central, qui fut chargé de faire exécuter les décisions de l'Assemblée et de maintenir le contact avec les autres peuples.

En Croatie, le nouveau ban Jelačić se mit du côté du peuple. Il rompit tout rapport avec la Hongrie. La Diète substitua au système électoral en vigueur jusqu'alors le système représentatif. Elle fixa une nouvelle base pour la vie publique de la Croatie ; elle exprima la volonté du peuple croate d'entretenir les relations les plus intimes avec la Voïvodina serbe et décida de ne rien entreprendre sans entente préalable avec les Serbes de la Voïvodina ; elle déclara ses sympathies pour les Tchèques et proclama l'union de la Dalmatie à la Croatie et l'alliance avec la Voïvodina serbe, avec la Styrie inférieure, la Carinthie, la Carniole, l'Istrie et Goritza.

Les Serbes et les Croates devaient adresser séparément leurs demandes à l'empereur, réfugié à Insbruck. Cependant le soulèvement en Italie faisait des progrès et Radecki dut abandonner aux révolutionnaires Milan et Venise. Pour obtenir le secours de l'armée hongroise, qui lui fut promis par Kosuth, l'empereur rejeta toutes les demandes des Serbes et des Croates et autorisa le palatin hongrois à réprimer le séparatisme croate et à agir avec le ban Jelačić comme avec un traître.

La garnison hongroise de la forteresse de Petrovaradin tenta une sortie contre les Serbes insurgés, mais elle fut rejetée dans la place par les volontaires serbes. Au bout de peu de temps, le commandant Georges Stratimirović se trouvait à la tête de 15.000 hommes et de 40 canons. Le Comité central serbe appela le peuple aux armes et adressa une demande de secours à la Serbie. Celle-ci fut soumise à une épreuve pénible : la Russie et la Turquie envoyèrent des délégués à Belgrade pour conseiller au Gouvernement serbe une attitude pacifique ; d'autre part, la Serbie venait de soulever auprès de la Porte la question de la reconnaissance de la dignité héréditaire au prince Karageorgević, et Vučić commençait à tramer une nouvelle intrigue contre la dynastie. A cette heure difficile, la Serbie n'avait à son côté que la France. La Skupština Nationale se réunit le 29 juin (11 juillet) pour aviser au maintien de l'ordre intérieur, ainsi qu'à la sauvegarde

des libertés et de la Constitution. On décida d'intervenir en faveur des Serbes de la Hongrie. C'est ainsi que la Serbie exécuta jusqu'aux dernières limites son programme politique à l'égard des peuples yougoslaves.

Pendant ce temps, un changement s'opérait en Autriche-Hongrie. Les Hongrois hésitaient à dégarnir la Hongrie de son armée, et en attendant, la fortune militaire passait dans le camp autrichien : Radecki remporta la victoire de Custoza, tandis que Windischgrätz se rendait maître de la Bohême. L'empereur se tourna alors du côté des Croates et des Serbes. Il confirma l'élection du ban Jelačić, mesure qui provoqua la démission de Batiany et du palatin. Cependant, les Serbes se battent contre les Magyars; les volontaires serbes de Serbie passent en masse en Hongrie et, le 25 juillet (6 août), le voïvode Stevan Knicanin y passe également pour se mettre à leur tête. Ainsi la Serbie prenait officiellement part à la révolution des Serbes de Hongrie. Le 11 septembre, Jelačić traverse la Drava avec 40.000 soldats et marche sur Budapest. Les Serbes remportent des victoires. Près de Sentomaš, ils battent par trois fois l'armée magyare, conduite la troisième fois par le ministre de la Guerre Messaros. L'empereur envoya à Budapest son commissaire, comte Lamberg, pour calmer les esprits et remettre les choses dans l'état ancien. Le commissaire impérial fut tué et l'empereur dissolut la Diète hongroise, suspendit la constitution et proclama l'état de guerre en Hongrie, nommant le ban Jelačić commandant de toutes les troupes en Hongrie et Transylvanie.

(A suivre.)

D. STEFANOVIĆ.

La renaissance de la littérature serbe.

La renaissance de la littérature serbe s'est faite à deux reprises. La littérature de Raguse, ne pouvant influencer tout le peuple, se termina vers la fin du XVIII^e siècle, au temps de la chute de la république ragusaine, de sorte que la littérature ecclésiastique en vieux slave domina toujours chez les Serbes de l'Autriche pendant le XVIII^e siècle. Dositej Obradović connut le premier la littérature européenne et introduisit l'esprit du rationalisme chez les Serbes. Mais ce fut Vuk Karadžić qui, au XIX^e siècle, révéla la poésie populaire, introduisit la langue nationale parlée en remplacement de la langue slave ecclésiastique et provoqua la renaissance nationale influencée par les idées romantiques européennes et par les chants populaires.

N'ayant pas reçu une instruction régulière, mais homme de génie

supérieur, il était prédisposé à se familiariser avec les conceptions romantiques. Ne reconnaissant pas l'autorité d'une littérature stérile en écrivains de talent et écrite en vieux slave, il se fit une autorité de la poésie populaire. Homme énergique, persévérant, il avait l'instinct d'un bon littérateur; sortant du peuple, il le connaissait mieux et pouvait s'accommoder de l'influence de Kopitar et des écrivains et poètes célèbres, tels que Grimm, Goethe.

Vuk Karadžić fréquenta d'abord l'école d'un monastère près de Loznica, mais, au bout de quelque temps, il rentra chez lui. Plus tard il prit part, en qualité de secrétaire d'un des voïvodes, à la première insurrection de Kara-Georges contre les Turcs. En 1806, il essaya de continuer ses études secondaires à Karlovci (Karlovitz); puis, à son retour en Serbie, il suivit les cours de la grande école de Belgrade, fondée par Dositej Obradović.

Ce fut le temps où il dut subir les premières influences. Le poète célèbre Lukian Mušicki (à Karlovci), imitateur de la poésie classique mais suggestionné par le nouveau flot romantique, lui ayant demandé des chants et des chansons populaires, Karadžić sentit pour la première fois la profonde admiration pour les créations populaires qu'il connaissait depuis son enfance.

Plus tard, en qualité de juge de paix à Soko-Banja, il eut l'occasion de recueillir un grand nombre de chansons serbes. Mais, en 1813, il dut quitter la Serbie avec Kara-Georges et il se rendit à Vienne. Là, il fit la connaissance du renommé slaviste Kopitar, directeur de la bibliothèque impériale et censeur des livres slaves.

Kopitar retrouva en Karadžić une source profonde de la poésie populaire et de langue serbe. — Le romantisme signifia l'admiration de ce qu'on nommait « l'esprit populaire » : la langue, les chants, les mœurs. — Les poésies populaires furent pour l'Europe un trésor précieux : on les compara à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*; on les traduisit en allemand, en français, en anglais, en russe; on les proposa aux poètes modernes comme un idéal à suivre. Par conséquent, ces mêmes chants donnèrent un élan nouveau à la littérature serbe et causèrent la renaissance croate et serbe.

Encouragé au travail par Kopitar, Karadžić ouvrit une campagne contre la littérature des conservateurs, contre la langue ecclésiastique et fit pénétrer une nouvelle orthographe phonétique. Dans ce but, il publia une petite grammaire de la langue serbe, en 1814. Plus tard, il améliora la seconde édition de cette grammaire imprimée cette fois-ci comme préface de son grand dictionnaire « Serbisch-deutsch-lateinisches Woerterbuch », ouvrage très important, le premier dictionnaire serbe, quoiqu'il en existât quelques autres des dialectes provinciaux. Ce fut vraiment un chef-d'œuvre, fait soigneusement sous la direction de Kopitar, les mots serbes étant expliqués en latin et en allemand. Plus tard, Karadžić le perfectionna et l'enrichit en 1852 et fit imprimer la grammaire serbe en allemand.

Puis, toujours encouragé par Kopitar, il commença la publication de poésies serbes. En 1814, parut le premier volume comprenant des chansons et quelques chants épiques. Le deuxième volume suivit en 1815. Quelques années après, ayant enrichi son recueil, Karadžić publia une deuxième édition à Vienne et à Leipzig. Il ne cessa de rechercher les chants et contes populaires et autres documents ethnographiques, parcourant à cet effet les contrées où les traditions, les mœurs et la vie patriarcale étaient le mieux conservées.

Les poésies populaires lyriques suggéraient à de nouveaux poètes des sentiments et des motifs, comme les chants épiques leur prêtèrent les sujets de nombreuses tragédies, de drames, de ballades et d'épopées.

Chez les Croates ce fut Ljudevit Gaj qui inaugura la renaissance nationale. Sous l'influence des panslavistes, Kolar et Štur, et de Karadžić, on rejeta la langue allemande qui dominait à Agram, pour adopter dans la littérature la langue des chants populaires répandus déjà dans le territoire entier partant de l'Herzégovine, aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles sous la pression turque. C'est ce qui inspira de nouveaux poètes : Vraz, Preradović, Mažuranić. Ils interprétèrent des fragments nationaux et popularisèrent les idées nationalistes. L'idéal commun devint l'union des Serbo-Croates et des Slovènes, union littéraire et politique. Dans la vie politique ces idées eurent leur écho en 1848, aux jours de combats contre les oppresseurs magyars qui ne se battaient pas seulement pour l'émancipation politique, mais aussi pour opprimer les Serbo-Croates. Après 1848, les tendances nationalistes et libérales étant supprimées, les poètes du groupe « illyrien » furent poursuivis, mais l'idée même se transformant inspira les nouvelles générations : l'Université yougoslave, le Musée national et l'Académie des sciences et des arts yougoslaves furent fondés à Agram.

Chez les Serbes, la régénération eut la même source, et dans la plus grande partie du ^{xix}^e siècle les idées romantiques dominèrent, inspirant les meilleurs poètes et provoquant une nouvelle époque dans la vie nationale.

Au début, l'influence de Karadžić fut assez faible. Il n'eut que peu d'adhérents, tels que Branko Radičević, notre poète célèbre, et Bogoboj Atanasković, prosateur. Au contraire, Karadžić dut combattre les conservateurs qui, craignant l'influence de l'Eglise catholique et de la germanisation, voulaient rétablir l'influence russe dans la littérature et ne pas remplacer l'ancienne orthographe par celle de ce réformateur.

Vers la moitié du ^{xix}^e siècle, le cercle des admirateurs de Karadžić s'agrandit de plus en plus. Enfin, vers 1860, Karadžić triompha de ses adversaires, ayant avec lui toute une nouvelle génération de jeunes littérateurs qui se rangèrent de son côté. Ce fut « la jeune Serbie », organisation de jeunes Serbes enivrés d'enthousiasme national et parmi lesquels on remarque surtout des poètes de talent :

Zmaj Jovan Jovanović, Djura Jakšić, Laza Kostić, Kačanski, Milorad Šapčanin et autres.

Jamais notre poésie ne posséda un plus grand élan d'enthousiasme qu'à cette époque. Par réaction contre les conceptions rationalistes, le sentiment devint l'élément essentiel de la littérature. En généralisant, dans la poésie se remarquent surtout l'amour et le sentiment patriotique. Les poésies lyriques furent sentimentales comme celles de Zmaj, *les Roses* (Djulići), *les Roses fanées* (Djulići uvéoci), poésies sur la mort de sa femme aimée et de ses enfants, — ou bien passionnées, montant au plus haut degré de lyrisme — avec Jakšić. Et le patriotisme éclata, flamboyant, dans les tirades de Jakšić et de Kačanski.

Ce n'était pas une nouveauté : ces deux éléments étant aussi les principaux des chansons et des chants populaires. D'un côté, l'amour de la mère, de la sœur, de la femme. De l'autre, l'adoration de la gloire passée, des traditions brillantes rappelées par les chants populaires. C'est la raison pour laquelle on créa un idéal de l'empire du tzar Duchan et qu'on proclama avec ardeur la libération de tous les Serbes asservis sous le joug ottoman et le renouvellement de l'ancien empire dans sa grandeur de jadis.

Le flot romantique fut encore caractérisé par le libéralisme politique. Karadžić déjà lutta contre l'absolutisme du prince Miloš Obrenović; en traitant les problèmes du développement de la Serbie délivrée, il fit éditer : *la Vie du prince Miloš*, *le Mon'énègro et les Monténégriens* (en allemand), *les Chrétiens de Bosnie* (également en allemand), *le Conseil gouvernemental des Seigneurs serbes*, et il fournit des matériaux à l'historien renommé Léopold Ranké pour son œuvre, *l'Histoire de la Révolution serbe*. Les partisans du genre romantique, déjà fort avancés dans leurs idées, continuèrent la lutte contre l'autocratie et de l'organisation « La jeune Serbie » se forma un parti libéral.

Dans l'époque suivante, en effet, la vie politique de la Serbie fut considérablement transformée, comme celle de la littérature, par l'introduction des idées socialistes et radicales dans la politique, et du réalisme dans la littérature. La nouvelle et le roman furent très développés; dans la poésie se manifesta un esprit artistique, le sentiment cédant de plus en plus à l'idée. Mais jamais notre vie en général ne manifesta une telle activité des esprits, un tel enthousiasme des âmes et jamais notre poésie ne fut une plus véritable poésie de sentiments qu'à l'époque romantique. Après les révolutions politiques, après la libération de la Serbie, notre renaissance s'est exprimée dans le sens national, politique et littéraire, et cela fut le romantisme inauguré par Karadžić. Il fut le grand réformateur de la littérature serbe au ^{xix}^e siècle et l'initiateur d'une époque brillante caractérisée par l'influence des chants populaires.

MILIVOJE PAVLOVIĆ.

V. — Notre problème national.

Manifeste de l'unité yougoslave.

A la conférence des membres du cabinet précédent de coalition et du cabinet actuel ainsi que des représentants du Comité yougoslave de Londres qui, jusqu'à présent, ont mené une action parallèle, des vues ont été échangées avec le concours du président de la Skupština sur toutes les questions concernant la vie des Serbes, Croates et Slovènes dans leur futur État commun. Nous sommes heureux de constater à cette occasion une fois de plus l'unanimité complète des membres sur toutes ces questions.

Les représentants des Serbes, Croates et Slovènes ont déclaré de nouveau et de la manière la plus catégorique que notre nation aux trois noms n'en constitue qu'une et qu'elle est la même par le sang, par la langue parlée et écrite, par le sentiment de son unité, par la continuité et l'unité du territoire sur lequel elle vit et enfin par les intérêts communs et vitaux de son existence nationale et du développement général de sa vie morale et matérielle. L'idée de son unité nationale ne s'est jamais éteinte bien que toutes les forces spirituelles et morales de son ennemi national aient été dirigées contre son unification, sa liberté et son existence nationale. Partagée en plusieurs États, notre nation est morcelée, dans la seule Autriche-Hongrie, en onze administrations provinciales ressortissant de treize corps législatifs. C'est le sentiment de son unité nationale ainsi que son esprit de liberté et d'indépendance qui l'ont soutenue dans ses incessantes luttes séculaires à l'Orient contre les Turcs et à l'Occident contre les Allemands et les Magyars. Plus faible numériquement que ses ennemis d'Orient et d'Occident, il lui fut impossible de sauvegarder son unité comme nation et comme État, sa liberté et son indépendance contre la maxime brutale : « La Force prime le Droit. » Mais le moment est arrivé où notre peuple n'est plus isolé dans la lutte. La guerre imposée par le militarisme allemand à la Russie, la France et l'Angleterre pour la défense de leur honneur et de la liberté ainsi que pour la liberté et l'indépendance de petits États s'est transformée en lutte pour la liberté du monde et le triomphe du Droit sur la Force. Toutes les nations aimant la liberté et l'indépendance se sont associées pour leur défense commune pour sauver, au prix de sacrifices, la civilisation et la liberté, pour établir un nouvel ordre international sur la base de la justice et du droit de chaque peuple à disposer de lui-même et d'organiser sa vie indépendante, enfin pour fonder une paix durable consacrée au progrès et au développement de l'humanité et sauvegarder le monde d'une catastrophe pareille à celle provoquée par la cupidité conquérante de l'impérialisme allemand. A la noble France,

qui a proclamé la liberté des nations, et à l'Angleterre, foyer de la liberté, se joignirent la grande république américaine et la nouvelle Russie libre et démocratique, en annonçant comme but principal de guerre le triomphe de la liberté et de la démocratie et comme base du nouvel ordre international la liberté pour les peuples de disposer d'eux-mêmes.

Notre peuple aux trois noms, qui a le plus souffert de la force brutale et de l'injustice et qui a fait les plus grands sacrifices pour conserver le droit de rester le maître de ses destinées, a accueilli avec enthousiasme ce principe sublime posé comme but principal de la guerre.

Les représentants autorisés des Serbes, Croates et Slovènes, constatant que le désir de notre peuple est de se libérer de tout joug étranger et de se constituer en un État libre national et indépendant, désir basé sur le principe que chaque peuple est libre de disposer de lui-même, sont d'accord pour estimer que cet État doit être fondé sur les principes modernes et démocratiques suivants :

1° L'État des Serbes, Croates et Slovènes, qui sont aussi connus sous le nom de Slaves du Sud ou Yougoslaves, sera un royaume libre et indépendant, avec un territoire indivisible et une unité de sujétion. Cet État sera une monarchie constitutionnelle démocratique et parlementaire avec à sa tête la dynastie de Karageorgević qui a toujours partagé les idées et les sentiments de la nation en plaçant au-dessus de tout la liberté et la volonté nationales.

2° Le nom de cet État sera « Royaume des Serbes, Croates et Slovènes », et le titre du souverain « roi des Serbes, Croates et Slovènes ».

3° Cet État aura un seul blason, un seul drapeau et une seule couronne ; ces emblèmes seront composés de nos emblèmes particuliers actuels ; son unité sera symbolisée par le blason et le drapeau du royaume ; ce symbole de l'unité sera hissé sur tous les édifices publics du royaume.

4° Les drapeaux particuliers serbe, croate et slovène ont des droits égaux et peuvent être arborés librement dans toutes les occasions ; il en sera de même pour les blasons particuliers.

5° Les trois dénominations nationales serbe, croate et slovène sont égales devant la loi pour tout le territoire du royaume et chacun peut s'en servir librement dans toutes les occasions de la vie publique et auprès de toutes les autorités.

6° Les deux alphabets cyrillique et latin ont également les mêmes droits et chacun peut librement s'en servir sur tout le territoire du royaume ; les autorités royales et les autorités locales autonomes ont le devoir et le droit d'employer les deux alphabets selon le désir des citoyens.

7° Toutes les religions reconnues pourront être exercées librement et publiquement. Les cultes orthodoxe, catholique romain et musulman qui sont surtout professés dans notre nation seront égaux entre eux et auront les mêmes droits au regard de l'État ; vu ces principes, le législateur aura soin de sauvegarder la paix confessionnelle conformément à l'esprit et à la tradition de notre nation.

8° Le calendrier sera unifié le plus tôt possible.

9° Le territoire du royaume des Serbes, Croates et Slovènes comprendra tout territoire sur lequel notre nation aux trois noms vit en masses compactes et sans discontinuité; il ne pourrait pas être mutilé sans porter atteinte aux intérêts vitaux de la communauté.

Notre nation ne demande rien qui appartienne à autrui, ne réclame que ce qui est à elle. Elle désire se libérer et constituer son unité, c'est pourquoi elle refuse consciemment et fermement toute solution partielle du problème de sa délivrance de la domination austro-hongroise et de son union avec la Serbie et le Monténégro dans un Etat unique formant un tout indivisible.

10° La mer Adriatique sera, dans l'intérêt de la liberté et des droits égaux de toutes les nations, libre et ouverte à tous et à chacun.

11° Tous les citoyens sur tout le territoire du royaume sont égaux et jouissent des mêmes droits envers l'Etat et devant la loi.

12° L'élection des députés à la représentation nationale aura lieu au suffrage universel, égal, direct et secret; il en sera de même pour les élections dans les communes et autres institutions administratives; le vote aura lieu dans chaque commune.

13° La constitution établie après la conclusion de la paix par l'Assemblée constituante élue au suffrage universel, direct et secret, servira de base à toute la vie de l'Etat; elle sera l'origine et l'aboutissement de tous pouvoirs et de tous droits sur lesquels la vie nationale entière sera réglée. La Constitution donnera au peuple la possibilité d'exercer ses énergies particulières dans les autonomies locales délimitées par les conditions naturelles sociales et économiques. La Constitution devra être votée dans sa totalité par une majorité numériquement définie de l'Assemblée constituante, de même que toutes autres lois votées par l'Assemblée constituante n'entreront en vigueur qu'après la sanction du roi.

La nation ainsi unifiée des Serbes, Croates et Slovènes formerait un Etat d'une douzaine de millions d'habitants. Cet Etat sera une garantie de leur indépendance nationale et de leur progrès général national et civilisateur, un puissant rempart contre la poussée germanique, un allié inséparable de tous peuples et Etats civilisés ayant proclamé le principe du Droit et de la Liberté et celui de la Justice internationale. Il ferait dignement partie de la nouvelle société des nations.

Fait à Corfou, le 7/20 juillet 1917.

*Le président du Conseil des Ministres,
ministre des Affaires étrangères du royaume de Serbie,
NICOLAS PAŠIĆ.*

*Le président du Comité yougoslave,
ANTÉ TRUMBIĆ.*

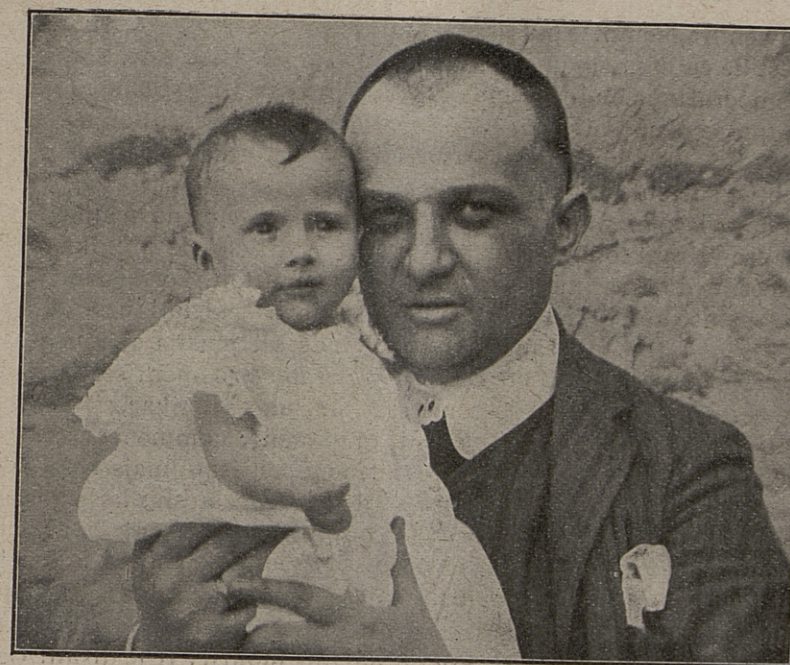
avocat, député et chef du parti national croate à la Diète de la Dalmatie,
ancien maire de Split (Spalato),
ancien député du district de Zadar (Zara) au Parlement autrichien.

VI. — Pleurs d'exil sur nos glorieux et récents tombeaux.

Vladislav Ribnikar.

Aussi au jour de la lutte suprême,
Sans éclat de l'aurole ancienne,
Je donnerai ma vie, ô Patrie,
Conscient du sacrifice et de son prix.
M. RAKIĆ.

Combien de Serbes, après la funeste année 1908, ont fait la même promesse solennelle à leur Patrie bien-aimée, et hélas! que de vies ont été données depuis que cette dernière bataille fut commencée! Elle dure encore, cette lutte suprême, et voilà que pour la troisième fois reviennent les tristes jours où l'on célébrera le souvenir de nos glorieux morts de 1914. Les héros de ces grands moments n'ont connu



que la victoire, et c'est avec un *Gloria victoribus!* que nous les saluons en évoquant leur mémoire.

L'un des plus glorieux, et dont le souvenir nous est très cher, fut Vladislav Ribnikar, directeur de la *Politika*, le plus grand journal serbe. Capitaine de réserve, chef de bataillon, ce grand patriote participa à toutes les guerres que la Serbie dut soutenir au cours des six dernières années. Ce brave entre les braves, excellent officier et chef adoré, conduisit ses hommes de Kumanovo à Andrinople, et de la Bregalnica au Cer. C'est la belle et fertile plaine de Mačva qui le vit mourir, le soir de ce même jour où, dans la matinée, son frère puîné

et fidèle collaborateur *Darko* avait été emporté. C'était le 14 septembre, au moment même où se déclanchait la troisième offensive des Autrichiens, qui se termina par la débâcle de décembre.

Si jamais une mort fut l'aboutissement logique d'une vie, ce fut certainement celle de Vladislav Ribnikar. Car toute l'activité de sa vie n'avait été consacrée qu'à préparer le moment où l'on devrait mourir. Né à Trstenik, en 1871, cet ardent patriote eut une jeunesse toute d'études et de travail préparatoire. Après avoir suivi les cours de la Faculté d'Histoire et de Philologie de la *Haute Ecole* de Belgrade, il vint à Paris, où il passa avec succès les examens de la licence ès lettres. A l'Université de Berlin, il étudia pendant quelques années la langue et la littérature allemandes, tout en collaborant au *Berliner Tageblatt*. Après la mort d'Obrenović il revient à Belgrade, homme mûr et complètement formé, et y crée, en 1904, le quotidien la *Politika*, qui deviendra bientôt le plus grand journal que la Serbie moderne ait eu.

C'est de ce moment que commence l'œuvre de Ribnikar. Son journal démocratique et indépendant respirait un nationalisme noble et élevé, qui se proposait pour but la délivrance et l'unification de notre peuple. En 1908, à propos du fameux procès de haute trahison de Zagreb, et surtout lors de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, ce fut dans les colonnes de la *Politika* que la douleur du peuple et sa fureur trouvèrent toute leur expression. Les articles de Ribnikar, par la sincérité du sentiment et par l'ardeur du ton, correspondaient parfaitement aux grandioses manifestations patriotiques de ces jours-là, les plus imposantes que Belgrade ait jamais connues. La presse viennoise y voyait un *casus belli*, le gouvernement serbe était même obligé de conseiller de modérer le ton, mais Ribnikar, n'écoulant que la volonté du peuple et son propre cœur, commença, dès ce moment, une lutte acharnée contre l'ennemi puissant mais haï. Son journal accueillit, sans hésitations et de la façon la plus large, l'idée yougoslave, la propagea dans tous nos milieux et contribua pour beaucoup à la création de ce nationalisme yougoslave où la Serbie devait jouer le rôle d'un héroïque Piémont. Vladislav Ribnikar sentait proche la réalisation de nos rêves. Il savait que les jours allaient venir où il faudrait lutter et où l'on devrait mourir. Il le disait. Ces jours vinrent, il lutta et il mourut.

Regardez-le. Voyez la joie qui rayonne des yeux de ce père heureux. Elle vous dira mieux que toute autre chose la grandeur de cette âme qui méprisa le bonheur dès qu'il se trouva en conflit avec le devoir et fut conséquente jusqu'à la mort. Tels les héros anciens, qui se faisaient tuer pour la gloire, cet homme est mort pour une idée. Lui et son frère, unis dans la mort comme ils l'étaient dans la vie, auront la glorieuse couronne d'immortalité que la Patrie réserve à ceux qui surent mourir pour elle.

M. V. BOGDANOVIĆ.

VII. — Les amis de la jeunesse serbe en France.

M. Georges Garreau,

Ancien sénateur, vice-président au Tribunal civil de la Seine, maire de Vitré.

M. G. Garreau est le fils de ses œuvres. Il naquit à Nocé (Orne), le 5 décembre 1852. Après avoir achevé ses études secondaires au collège de Nogent-le-Rotrou, il fit son droit à l'Université de Rennes tout en gagnant son pain comme clerc d'avoué, ce qui ne l'empêcha pas d'être à trois reprises différentes lauréat de la Faculté. Tout jeune encore, il vint s'installer à Vitré, où son étude devint bientôt la plus importante de la ville.

Il entra dans la vie politique en 1884. En 1896, il était nommé maire et



il inaugurerait cette politique de progrès et cette habile et sévère administration qui ont transformé Vitré. Tout ce qui touche à l'enseignement et à l'éducation, à l'hygiène publique, à la prospérité commerciale et industrielle de la ville, l'a passionné. Pendant les deux premières années de cette guerre, on peut dire qu'il est demeuré en permanence à son cabinet à la mairie, et son dévouement aux intérêts de tous a encore accru sa popularité.

M. Garreau a représenté le département d'Ille-et-Vilaine au Sénat, de 1897 à 1906. Sa politique était en avance sur celle du département qu'il représentait, et le vote par lui de la loi de séparation des Eglises et de l'Etat lui coûta son siège de sénateur. Il ne fut pas réélu.

Il entra alors dans la magistrature. Au mois de juillet 1906, il était

nommé juge au Tribunal de la Seine. Sa science du droit, sa connaissance des affaires, sa puissance de travail jointes à l'intégrité et à la droiture de son caractère, lui valurent une rapide et brillante carrière. Président de section en 1910, il était quatre ans plus tard, en 1914, nommé vice-président du Tribunal. Docteur en droit, il a tiré de sa thèse un « Traité de la Folle Enchère » que tous les juristes connaissent et consultent.

La Serbie exilée le compte parmi ses meilleurs amis. Lorsque, par une froide nuit de février 1916, vingt-cinq jeunes Serbes, accompagnés de leur professeur, descendirent à la gare de Vitré, ils furent accueillis par cet homme généreux dont l'amabilité et la prévenance furent bien moins celles d'un représentant officiel que celles d'un ami, d'un père. Les premières paroles qu'il adressa à ces jeunes gens signifièrent que le collège de Vitré serait pour eux la fin de leurs souffrances et de leur détresse.

Et si M. Garreau a bien compris ces jeunes exilés, s'il a réussi à les placer dans les conditions les plus favorables à leur vie physique et à leur développement intellectuel, c'est grâce non seulement à sa haute culture, à sa perspicacité, à son tact politique, mais aussi et surtout à l'amour et à l'amitié qu'il a toujours éprouvés pour notre peuple.

Son âme démocratique et républicaine ne pouvait en effet rester insensible devant tant d'exemples d'abnégation, de sacrifices, de luttes pour la Justice et la Liberté, exemples si abondants dans notre histoire! Le courage et la vaillance de nos guerriers pendant ces dernières années de lutte renforcèrent son amitié déjà ancienne. L'arrivée de nos jeunes gens dans sa ville lui donna l'occasion de nous la prouver amplement par toute sa sollicitude et tous ses efforts en vue de soulager le sort de nos petits exilés.

Ceux-ci ont bien senti cette amitié, et ils y ont répondu par un respect si rare qu'il touchait presque à la vénération. Nous avons déjà parlé de la vie de ces élèves à Vitré; nous n'y reviendrons pas aujourd'hui, et nous nous bornons à répéter que tous garderont de leur séjour dans cette ville un souvenir ineffaçable.

La Patrie Serbe, répondant à leur désir, se fait un devoir d'exprimer à M. Garreau toute la profonde reconnaissance qu'ils éprouvent à son égard, en l'assurant qu'ils sont fils d'un peuple qui n'oublie pas ses bienfaiteurs. Et ce devoir est, pour *La Patrie Serbe*, d'autant plus facile et agréable à remplir, qu'elle n'a pas oublié, elle non plus, la collaboration précieuse que cet ami de la Serbie a apportée à la Revue lors de sa fondation.

D. I.

VIII. — De la vie scolaire de notre jeunesse.

Action du Comité des étudiants serbes en France pour leurs camarades prisonniers de guerre.

Dans notre précédent numéro, nous avons noté la fondation de ces comités et nous sommes heureux de pouvoir publier aujourd'hui ci-dessous le rapport trimestriel de leur action (1).

Le 11 août dernier, devant une assistance nombreuse, le Président du Comité de Paris a ouvert l'assemblée générale par la lecture de la lettre suivante, lettre si touchante d'un étudiant rapatrié:

Mon cher camarade,

Je ne sais pas si mes paroles pourront te donner une idée de la vie en captivité autrichienne. Je suis encore imprégné de cette vie passée dans de véritables cages de fils de fer. Je ressemble à un enfant qui fait ses premiers pas dans une société qu'il ignore.

Mon cœur se déchire de douleur lorsque je regarde ici ces hommes, ces femmes, ces enfants qui jouissent de la Liberté. Mes pensées se reportent aux camps de nos prisonniers de guerre. Les larmes m'étouffent au moment où je t'écris cette vérité terrible : notre peuple se meurt de faim en captivité. Après avoir vu leurs biens pillés, leur patrie saccagée, les soldats et les civils, les vieillards, les femmes et les jeunes enfants, suspects eux aussi, et parfois séparés de leurs parents, sont emmenés dans les camps de concentration. L'histoire écrira en lettres sanglantes sur ces tombeaux communs qui couvrent les vastes prairies hongroises : Ici reposent les victimes innocentes de la « civilisation » allemande.

J'ai vu pendant des mois entiers nos soldats complètement épuisés, exténués par la faim, chancelants et hagards, se disputer des morceaux de rave pourrie, même des épluchures des pommes de terre. Nos soldats fouillent les tas de fumier. Heureux qui trouve un os, le broie aussitôt pour le manger avec avidité. La mine de nos hommes est bien pire que celle des tuberculeux près de mourir : ils ont les yeux ternes et enfoncés dans la tête, les joues creuses et les pommettes saillantes. Ils ne rient pas, ne pleurent pas, ne se plaignent pas, ne pensent rien, ne laissent échapper que ces mots : « Du pain, donnez-moi du pain !... »

Des cris pareils ont trouvé un écho douloureux auprès des étudiants serbes, et ils se sont hâtés de réaliser leur désir en prenant part à l'œuvre de secours pour leurs compatriotes prisonniers. Le besoin de cette collaboration était d'autant plus pressant que les comités des femmes serbes existants déjà ne pouvaient pas suffire à la tâche.

Ainsi fut fondé, le 14 mai 1917, dans une réunion de la jeunesse universitaire serbe à Paris, le Comité de secours aux étudiants serbes prisonniers de guerre et internés.

Les étudiants serbes répondaient avec empressement à l'appel de leurs camarades de Paris. Des Comités furent fondés à Bordeaux, Grenoble, Nice,

(1) *La Patrie Serbe*, n° 9.

Lyon, Rennes, Uzès. Des associations d'étudiants à Clermont-Ferrand, à Dijon, à Poitiers, suivirent ce mouvement. Là où ces deux procédés étaient impossibles, à cause de la préparation aux examens, les étudiants ont dû se contenter de verser régulièrement leur cotisation de membres comme à Aix-en-Provence, Beaufort-en-Vallée, Fontainebleau, Thonon-les-Bains. C'est surtout l'empressement de nos jeunes lycéens qui a été très touchant. Ils se privaient de grand cœur d'une partie de leur maigre avoir pour soulager les souffrances de leurs aînés. Les étudiants de l'Ecole de Travaux Publics d'Arcueil-Cachan s'acquittaient de leurs devoirs en consacrant tout leur temps libre à la préparation des paquets.

En même temps, dans toute la France, les étudiants ont attiré sur le sort malheureux de leurs compatriotes en captivité, une attention affectueuse de nos nobles hôtes français, de nos grands alliés américains et des autres réfugiés serbes. L'accueil fut partout chaleureux. C'est surtout au début, alors que le manque d'expérience entravait la bonne marche de l'œuvre, que le concours de ces amis rendit des services précieux. Les personnalités françaises, américaines et serbes les plus distinguées, les différentes œuvres en province aussi bien qu'à Paris ont encouragé les étudiants en donnant leurs noms, leurs conseils, leurs secours matériels, en s'inscrivant comme parrains et marraines, et même en prenant une part active à notre effort. Il fut prouvé une fois de plus qu'en France une cause juste trouve toujours une aide bienfaisante.

Que tous nos amis français, américains et serbes trouvent ici l'expression de notre plus profonde et sincère gratitude.

I. — Rapport du Comité de Paris

121, boulevard Saint-Michel.

Le Comité est sous le haut patronage de S. A. le prince ALEKSIJE KARADJORDJEVIĆ.

COMITÉ D'HONNEUR.

Présidents d'honneur :

- M. I. MARK BALDWIN, professeur à l'Université de Baltimore, correspondant de l'Institut de France;
- M. JOVAN ŽUJOVIĆ, président de l'Académie royale de Serbie, professeur à l'Université de Belgrade.

Vice-présidents d'honneur :

- M. EDMOND PERRIER, membre de l'Académie des Sciences, directeur du Muséum d'Histoire naturelle;
- M. SAVA UROŠEVIĆ, professeur de l'Université de Belgrade, chef de l'Office scolaire serbe à Paris.

Membres d'honneur :

Mme la baronne D'ANGE D'ASTRE; Mme et M. VICTOR BÉRARD, directeur d'études à l'Ecole des Hautes-Etudes; COMITÉ DES FEMMES SERBES A PARIS; M. JOVAN CVIJIĆ, professeur à l'Université de Belgrade; SA GRANDIEUR MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE VERSAILLES; M. AUGUSTE GAUVIN, directeur du *Journal des Débats*; Mme et M. HAUMANT, professeur à la Sorbonne; M. EDOUARD HERRIOT, sénateur du Rhône, maire de Lyon; M. HONNORAT, député; Mme EDOUARD LEGÉ; M. BONNET-MAURY, professeur à l'Université de Paris, membre de l'Institut; Mme PAYAN, professeur de chant; M. PAVLE POPOVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade;

M. SVETOLIK RADOVANOVIĆ, professeur à l'Université de Belgrade, ancien ministre, commissaire général du Gouvernement Serbe pour les réfugiés; Mme DU TARTRE, directrice-fondatrice de la Maison Serbe.

MARRAINES ET PARRAINS.

M. ARANDJELOVIĆ DRAGOLJUB, député, Nice; Mlle ARNOLD, Paris, rue des Saints-Pères, Hôtel des Saints-Pères; Mrs et Miss BALDWIN, Paris, 11 bis, boulevard Delessert; Mlle BARRY JEAHANNES, Sarlat (Dordogne); Mlle BAUVE MADELEINE, Paris, 3, place Saint-Michel; Mlle BILSKY VALENTINE, Paris, 5, square Pétrelle; Mlle BOSQ MARIE, Paris, rue Crébillon, 2; Mlle BUCK LYDIA, Paris, 39, rue de Beaulieu; Mlle CALLENS JULIETTE, Paris, rue Baudin, 32 (4 filleuls); Mlle DE CHAZAL, Paris, 35, rue de Surène; Mlle COURTOIS JACQUELINE, Aulnay-sous-Bois, avenue du Parc; Miss COLT, Paris, 120, boulevard Montparnasse; Mlle CROQUIN JEANINE, Paris, 15, rue de la Chapelle; Mlle DUCHER JEANNE, La Courneuve; Mme DUDOT, Paris, 8, rue Littré; Mme DUMONT CHARLES, Paris, 21, boulevard Delessert; Mme FÈVRE, Paris, 1, avenue Alphonse-XIII; Mlle GAUCHET, Enghien-les-Bains, 11 bis, boulevard Cotte; Mlle GÉRIN ANDRÉE, Paris, rue Pajol, 29; Mlle GOUANNE YVONNE, Paris, rue des Solitaires, 21; Mlle KARIE, Villejuif, 56, avenue de la République; Mlle DE KAZIMIR, Paris, 22, rue Saint-Charles; Mme KLOTZ VICTOR, Paris, 9, rue de Tilsitt; Mlle DE LAAGE DE MEUX, Paris, rue des Saints-Pères, Hôtel des Saints-Pères; Mlle LACOSTE SIMONNE, Paris, 65, rue des Saints-Pères; Mlle LINES M. C., Paris, 111, quai d'Orsay; Mlle LOISEAU HÉLÈNE, Saint-Florent-sur-Cher, rue du Parc; Mlle LUCAS GERMAINE, Paris, 52, rue de Clichy; Mlle MAGNY, Etampes, Collège; Mlle MOREAU, Paris, 27, rue Mazarine; Mme MAUREL, Paris, 27, boulevard Raspail; Mme MEYER, Paris, 52, avenue Bosquet; Mme MILICEVIĆ OLGA, Neuilly, 15, rue Louis-Philippe; Mlle VAN MOPPÈS DENISE, Paris, 29, rue de Châteaudun; Mlle VAN MOPPÈS SIMONNE, Paris, 29, rue de Châteaudun; M. PETROVIĆ NASTAS, député, Nice; Mme et M. PETROVIĆ, Paris, 8, rue du Plâtre; Mlle RENAUDON, Fontainebleau, 22, rue Paul-Jozon; Mme RUBINOVIĆ, Paris, rue du Faubourg-Poissonnière; Mlle ROYER COLETTE, Paris, rue Mathis, 33 (5 filleuls); Mlle ROYER HUGUETTE, Paris, rue Mathis, 33; Mlle SAGLIER GERMAINE, Paris, 15, rue du Conservatoire; Mlle SENORET M., Paris, 35, rue de Surène; Miss TODD LIDY, Chillington (Angleterre) near Kingsbrige (South-Devon); M. TRIFKOVIĆ MARKO, anc. ministre, Nice; Mme UTJEŠENOVIĆ, Paris; M. VASIĆ DRAGIŠA, député; Mlle VIDAILLET HÉLÈNE, Paris, rue de Château-Landon, 27; Mlle VILBOIS, Paris; Mme WOLFF, Paris; Mme CVIJIĆ LJUBICA, Paris, rue des Saints-Pères, Hôtel des Saints-Pères.

DIRECTION.

Président : M. MILAN B. MARKOVIĆ;

Vice-présidents : MM. ŽIVOJIN ŽIVKOVIĆ, DRAGOLJUB MILUŠIĆ;

Secrétaires : Mlle JELISAVETA POPOVIĆ, M. DUŠAN JANKOVIĆ;

Trésoriers : MM. VLADISLAV PAVLOVIĆ, DJURA MILENKOVIĆ;

Membres : Mlle MILICA AGATONOVIĆ, M. ALEKSANDAR PETROVIĆ, M. MOMČILO ZLATIČANIN, M. ALEKSANDAR ILIĆ.

La liste des prisonniers du Comité de Paris compte 449 adresses des étudiants prisonniers de guerre et internés. Les paquets qui leur sont envoyés pèsent environ 5 kilos chacun et contiennent : 3 kilos de biscuits, 2 boîtes de conserves et alternativement on y ajoute du thé, des confitures, du sucre, du riz, des macaronis, un savon, etc.

602 paquets ont été expédiés jusqu'à présent : 207 étudiants, dont les adresses étaient connues dès la fondation du Comité, ont eu deux paquets chacun ; 188 autres, dont les adresses n'ont été connues que plus tard, n'ont eu qu'un paquet chacun. Les 54 autres sont régulièrement aidés par leurs parrains et marraines. Les paquets ont été envoyés dans les camps suivants : Anschach Drosendorf, Grödig, Heinrichsgrün, Karlstein, Ober Gerspitz ; Ober Walterdorf, Raabs^{aa} Thaya, Wieselberg ; Budapest, Boldogasszo, Czegled, Nezsider, Nagymegyer, Kiskunhalas, Debresin, Sigmanhof, Braunau, Katzenau bei Linz, Temesvar, etc.

Il est impossible d'envoyer des paquets en Bulgarie, cet État ayant refusé toute communication avec les prisonniers, l'emportant ainsi sur la conduite inhumaine de ses alliés teutons.

Il a été démontré au cours du travail que, pour réaliser un secours régulier et efficace, un rapport étroit était absolument nécessaire entre les comités des étudiants et ceux des alliés et des autres Serbes, qui s'occupent même partiellement de nos prisonniers de guerre. La collaboration étroite qui existe déjà entre le Comité de femmes serbes de Paris et le Comité de Paris a donné des meilleurs résultats.

BILAN

Du 4 mai au 31 juillet 1917.

Cotisations des membres .	1.243.40	Expédié 602 paquets . . .	3.030 »
Don de S. A. le prince Aleksije Karadjordjević.	1.000 »	Frais d'expédition . . .	22.70
Autres dons	1.178.35	— de l'administration, bureau, etc	202.20
Total	3.421.75	Avoir	166.85
		Balance	3.421.75

Le don de M. Jovan Žujović : 2.000 exemplaires de la brochure *Les Serbes* se vendant au profit des étudiants prisonniers (prix de la brochure 1 franc).

Le bilan des recettes et dépenses est vérifié par le délégué du Ministre des Finances serbe, M. Miloš D. Stojiljković.

(A suivre.)

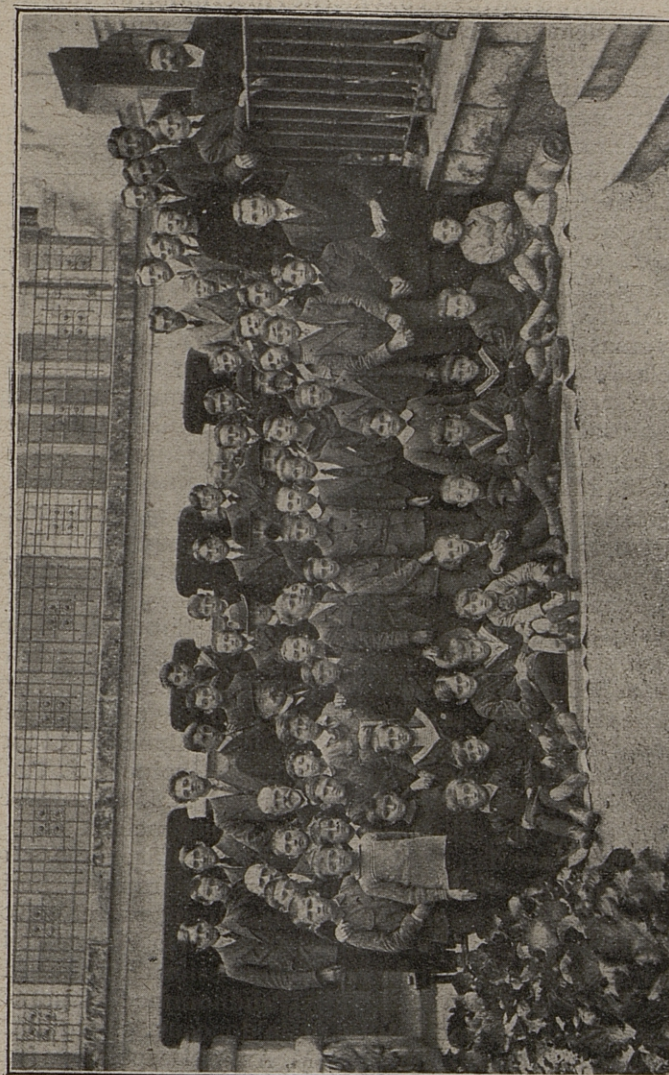
R.

Les élèves serbes au lycée de Nice.

Combien de pères et de patriotes serbes, quand ils voient nos chers petits, la fleur de notre nation et notre espoir grandir et prospérer dans les collèges et lycées français, soupirent en songeant au sort de ces autres enfants, restés là-bas, dans la Serbie morne et dévastée ! Quelle sera leur destinée à ceux-ci ? Quelque fléau ne les anéantira-t-il point ? Le cœur frémit et se fend à la pensée de cet anéantissement possible.

Tous nos enfants qui sont en France — et ceux, en plus petit nombre, qui se trouvent en Angleterre — sont à l'abri du danger, et un avenir splendide s'ouvre devant eux. Ils ont le bien-être et tout ce qu'il faut pour préparer cet avenir ; ils sont dans les meilleures conditions possibles pour devenir les citoyens les plus utiles de la Serbie qui vient. Et, si je peux me permettre cette affirmation, ces enfants, particulièrement ceux qui sont hospitalisés au lycée de Nice, savent ce que c'est que le bien-être.

Après tant de tourments, après avoir enduré tant de fatigues dans ces montagnes arides et glacées de l'Albanie que nous avons parsemée de nos morts, et redouté la criminelle trahison des sous-marins boches dans la Méditerranée, comme ils ont été heureux, nos enfants, de se



Les élèves serbes au lycée de Nice.

trouver à Nice, sous ce ciel d'azur qui rit, devant cette mer bleue qui chante et dans un édifice qui leur rappelle le Palais de Belgrade ! Après tant d'amertumes et d'angoisses, nos petits ont imaginé peut-être qu'ils se trouvaient transportés dans un rêve des *Mille et une nuits*.

Grâce à la bienveillance du Recteur de l'Académie d'Aix, M. J. Payot, l'éminent pédagogue, bien connu en Serbie ; de l'Inspecteur d'Aca-

démie, M. Joubert; du Proviseur du lycée, M. Despois, — l'un après l'autre, ils sont entrés dans ce magnifique lycée, où ils sont à présent au nombre de quatre-vingt-dix. Il y a des lycéens serbes de tous les âges, depuis sept jusqu'à dix-sept ans. Ils sont répartis, suivant leur force, dans les différentes classes, où ils poursuivent leurs études avec succès. Plusieurs d'entre eux ont mérité l'inscription au Tableau d'Honneur. Naturellement, quelques-uns parmi eux sont en retard et ne peuvent suivre les cours qu'avec peine. Mais leur bonne volonté leur assure l'estime de leurs supérieurs.

L'établissement remplit toutes les conditions nécessaires à une bonne hygiène: tous les locaux sont spacieux et bien aérés; l'installation des dortoirs et des douches est confortable et élégante. Malgré la crise économique, nos enfants ont une nourriture abondante et saine. En somme, aucune distinction n'est faite entre eux et leurs camarades français, et, toujours ensemble, ils forment un groupe de cent dix pensionnaires. Il faut rendre hommage à l'activité industrielle de M. Loze, économiste du lycée, qui sait triompher de toutes les difficultés.

La gymnastique tient une grande place dans l'éducation des élèves. Outre cela, le lycée de Nice, dans le plus fraternel accord avec l'école secondaire serbe à Nice, s'est livré avec ardeur aux travaux agricoles: huit hectares de terrain sont cultivés par eux actuellement. Nos jeunes Serbes du lycée, les plus grands surtout, ont apporté à ce travail le concours le plus efficace.

L'enseignement est donné par des professeurs qui, malgré la guerre, constituent un personnel des plus choisis, même pour la France. D'autre part, trois professeurs serbes sont attachés au lycée: MM. Dimitrievic, Jovanovic et Frtunic. Les deux premiers s'occupent de l'enseignement de la langue serbe, et le troisième collabore directement avec les professeurs du lycée pour l'enseignement de la belle langue française.

Quant à l'éducation dans cet établissement, elle mérite qu'on s'y arrête. Une discipline ferme et douce en même temps, inspirée par les sentiments les plus délicats, rend les élèves dignes et conscients de leurs devoirs. Cette tâche est spécialement dévolue à M. Plubel, censeur du lycée, et aux surveillants généraux, MM. Gayraud et Liron, que secondent dix surveillants jeunes et consciencieux.

Dix jours passés dans cet établissement suffisent pour qu'on s'y sente dans un milieu pénétré du noble esprit français, héritage des siècles passés, de cet esprit dont nous, étrangers, retrouvons l'empreinte dans notre âme, quand nous pensons à la France de Racine et de Voltaire. Vous avez tout de suite l'impression d'être parmi les compatriotes de Victor Hugo et de Sully-Prudhomme, ces grands adorateurs des enfants. Partout l'ordre et la douceur, et sur tout ce petit monde veille le Proviseur du lycée, M. André Despois, un homme qui incarne vraiment les plus admirables qualités de sa race et dont l'influence sur nos enfants est profonde.

Le lycée de Nice a été honoré de la visite de M. Davidovic, ministre de l'Instruction publique serbe, qui a passé en revue ses jeunes compatriotes, parcouru et admiré le lycée et annoncé au Proviseur, M. André Despois, que notre vieux et héroïque Roi lui avait accordé la décoration de l'ordre de Saint-Sava.

D. FRTUNIC.

IX. — Pour la Patrie.

Vlado Gaćinović.

Avez-vous eu quelquefois la douloureuse surprise de voir, après un orage, un arbre, jeune et robuste, arraché subitement du sol d'où il tendait vers les cieux? Ceux qui ont connu Vlado Gaćinović ont eu tous, en apprenant sa mort, un pareil sentiment. Jeune, grand, fort comme les montagnes d'où il était sorti, ce lutteur national était fait pour vivre cent années. Et pourtant, la mort nous l'a pris avant qu'il en eût vécu trente!

Il a passé toute sa brève existence à lutter et à rêver. Fils de l'Herzégovine, appartenant à une grande génération de révolutionnaires nationaux qui s'étaient tous voués à la Patrie, il fut, avec les Žerajić, les Čabrinović, les Princip, un des chefs de ce mouvement national qui eut pour résultat la mort du prince héritier d'Autriche. Gaćinović était le principal organisateur de la jeunesse scolaire de la Bosnie et de l'Herzégovine, qui, à son signal, faisait de grandes manifestations, brûlant les drapeaux autrichiens, démolissant les palais de l'oppresser et, parfois, tuant.



Mais ce révolutionnaire avait trop d'âme, et de l'âme slave, pour n'être que cela. Lui qui voulait rester avant tout un homme aux bombes, il ne fut en vérité qu'un grand rêveur. Il s'imaginait une volonté de haïdouk, et il n'avait qu'un cœur de poète qui ne s'exprima jamais. Ce taciturne, car il ne parlait guère, était poussé vers l'inconnu par cette force mystérieuse et toute-puissante qui s'appelle l'instinct, et qui détermine les destinées humaines. C'est elle qui, de ce révolutionnaire, fit un bohème national, dans le sens le plus sympathique du mot. Les dernières années de sa vie furent un éternel vagabondage à ravers le monde. En passereau, il vécut et étudia à Mostar, à Belgrade, à Zagreb, à Vienne, à Paris, à Genève, à Lausanne. Il connut l'Amérique, où il travailla quelque temps parmi les Yougoslaves. Il en revint pour mourir à Fribourg.

Les circonstances de sa vie pénible et les qualités de son esprit remuant ont ralenti le développement de sa forte personnalité. Pendant les vingt-sept années de son existence troublée, il n'eut pas le temps de s'équilibrer et de mûrir. La poésie que nous tous sentions en lui resta inexprimée et ensvelie dans les profondeurs de son âme. Ses études sur la littérature yougoslave, dans lesquelles il montrait un vrai talent, furent paralysées par ses nombreux changements d'université. Dans les travaux nationaux, où il mit toute sa jeunesse, et toute son âme, il ne donna pas la pleine mesure de sa force.

La Patrie nouvelle, unie et grande, l'attendait. C'est elle qu'il aurait servie le mieux. Il lui promettait une grande œuvre que la mort emporta avec lui. En lui, notre pays perd une de ses grandes espérances. Et lorsqu'un jour son Herzégovine aura à compter ses fils disparus, elle gémera sur la perte de Vlado Gaćinović comme cette pleureuse de Njegos :

Où t'es-tu envolé, ô mon faucon ?

M. V. BOGDANOVIĆ.

CARNET DU MOIS

Conférence de M. Trumbić.

C'est devant un auditoire très nombreux, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, que M. Trumbić, le sympathique président du Comité yougoslave, a fait le 22 septembre son exposé de la *déclaration de Corfou*. M. Trumbić a parlé en serbe devant un public serbe. Il s'est appliqué à mettre en relief les motifs et le vrai sens de la *déclaration*. Avec une clarté très nette, il a fait ressortir le désir de tous les yougoslaves de s'unir en un Etat libre et indépendant, et il a insisté sur les avantages de cette union et sur les difficultés qui restent à surmonter pour y arriver. « Le facteur principal de l'union indépendante d'un peuple est la volonté même de ce peuple de s'unir », a dit M. Trumbić, et si un peuple est décidé à conquérir son indépendance complète à n'importe quel prix, il n'existe pas de force au monde capable de l'en empêcher. » Vérité incontestable, que M. Trumbić a eu le mérite de rappeler à ses auditeurs. M. Trumbić a été très applaudi à juste titre parce que, avec son talent oratoire et sa force persuasive, il a su rendre l'âme de ses auditeurs plus sereine, leur cœur plus ferme et qu'il a ravivé leur foi dans l'avenir brillant de la race yougoslave si éprouvée jusqu'à présent.

R.

LES LIVRES

HAROLD W. TEMPERLEY. *History of Serbia*. London G. Bell and Sons Ltd. 1917. 8°, X + 359.

Dans la vaste littérature souvent superficielle de la guerre actuelle, le livre de M. Temperley mérite une attention particulière. Quoique l'ouvrage ne soit pas puisé à la source même du sujet, il est cependant le fruit d'une lecture des œuvres étrangères que l'auteur connaît bien. Le livre de M. Temperley a aussi un autre avantage. L'auteur a voyagé dans les pays serbes, il en a connu les habitants et les mœurs, ce qui l'a beaucoup aidé à mieux comprendre notre passé et notre avenir. M. Temperley a raison de vouloir expliquer, au début du livre, l'évolution historique de notre peuple par la structure géologique et la morphologie du sol et par son climat. A cet effet, l'œuvre de son éminent compatriote Marion J. Newbigin, *Geographical aspects of Balkan Problems in their relation to the Great European War*, London 1915, a pu servir de guide sûr à M. Temperley.

C'est un grand inconvénient que l'auteur ne connaisse pas la littérature historique serbe, ce qui nous paraît indispensable à tous ceux qui se pro-

posent d'écrire une bonne histoire serbe, même pour des étrangers. Notre science historique a fait des progrès remarquables au cours des cinquante dernières années. Au point de vue de l'édition critique des textes et de la manière d'exposer les faits, elle est aujourd'hui tout à fait à la hauteur de celle de l'Occident. C'est surtout par son impartialité que son histoire a fait des progrès décisifs. Il suffit de mentionner les recherches rigoureuses de Ilarion Ruvarac, recherches qui souvent étaient même au préjudice des intérêts nationaux, comme celles sur l'arrivée des Serbes en Hongrie vers la fin du quinzième siècle.

Après cette constatation, on doit regretter que l'auteur ait pu dire, à la page 311, ne connaissant pas la science serbe : « History as she is written in the Balkans is a dangerous guide, for the historian must deal not only with memories but with hopes. » (L'histoire, telle qu'elle est écrite dans les Balkans, est un guide dangereux, parce qu'un écrivain y a affaire, non seulement aux souvenirs, mais aussi aux espoirs.)

Nous aurons l'occasion de parler ailleurs plus amplement de l'ouvrage de M. Temperley. Aujourd'hui, nous nous bornerons à dire que les différentes parties du livre ont d'une valeur inégale. L'époque des Nemanjić est généralement sûre et exacte, car M. Temperley a eu sous la main l'excellente *Histoire des Serbes* de M. K. Yireček. L'époque des despotes qui n'est pas encore publiée par M. K. Yireček, n'est pour ainsi dire pas mentionnée chez M. Temperley. C'est la période de la régénération de l'état médiéval serbe. M. Temperley passe sous silence l'éminent et énergique monarque, le despote Stevan Lazarević.

Il y a à peine quelques lignes au sujet du despote Djuradj Branković, dont le fils Lazar fut candidat au trône hongrois. Si l'auteur a cru ne pas devoir parler de la Bosnie à cause du titre de l'ouvrage : *Histoire de la Serbie*, il aurait dû alors, pour rester conséquent, commencer son livre par l'histoire moderne de la Serbie et ne pas parler de l'ancien royaume de Dioclitie (le littoral de Raguse jusqu'à Scutari), ni de l'histoire du Monténégro, qui est d'ailleurs inévitablement représentée selon les anciens ouvrages. Le livre de M. Temperley est une preuve de plus qu'on ne saurait donner un bon ouvrage sur l'histoire d'un peuple sans connaître la littérature de ce peuple. Mais nous sommes néanmoins très reconnaissants à M. Temperley de l'effort qu'il a fait. Son livre contribuera à donner à ses compatriotes une idée assez juste du passé de notre peuple.

JOVAN RADONIĆ,

Professeur à l'Université de Belgrade.

AUGUSTE BOPPE. — *A la suite du Gouvernement serbe de Nich à Corfou*. Paris, éditions Bossard, 1917, in-16, 158 p.

Impressions de voyage; carnet de notes; esquisses à grands traits. Mais dans leur brièveté et leur simplicité, ces notes sont plus saisissantes que n'importe quel récit parce qu'elles nous présentent des choses senties et vécues et parce qu'elles ont été rédigées par un fin observateur et un écrivain habile. Aucun des nombreux récits, sur la retraite d'Albanie ne m'a donné une impression aussi nette de la réalité. M. Boppe a saisi et noté les moments principaux du grand drame, et il nous le fait revivre dans toute sa grandeur tragique. Ce livre est à lire et tous ses lecteurs en apprécieront les qualités.

En le lisant, je fus impressionné par la profonde sympathie de l'auteur pour les héros de cette odyssée, et cette sympathie qui pénètre toutes les pages adoucit le triste tableau d'un désastre injuste et immérité. Je n'en citerai que quelques lignes et les voici :

«... Le spectre de la faim planait au-dessus d'eux.

« Les minutes passaient; le silence durait. Enfin, dans un effort, le Prince se leva et, sans qu'un mot fût prononcé, il sortit en saluant ses ministres qui retombèrent dans leurs fauteuils autour de la table du Conseil.

« Plongés dans leurs réflexions, ils restent là accablés, mais un télégramme est apporté au président du Conseil; d'un geste indifférent, il le prend, il le lit et sou-

dain son visage s'éclaire; l'armée était sauvée! un transport venait d'arriver à Saint-Jean de Médua; il apportait de Brindisi du pain de guerre, de la farine, du fourrage et une somme de deux millions de dinars en petite monnaie qui permettrait d'acheter sur place quelques vivres. C'était le salut et il venait de la France.»

Ces lignes furent notées à Scutari et à Saint-Jean de Médua. C'est là que le salut, tant de fois imprudemment promis et tant attendu, a fini enfin par arriver. Et c'est avec une satisfaction émue qu'on constate que le salut est venu de la France. Si les Serbes qui ont fait la retraite d'Albanie ont sauvé l'honneur de la Serbie, la France a sauvé l'honneur de ses alliés. Une fois de plus, ce noble et grand pays, dont le rôle capital dans cette guerre est si glorieux, s'est montré digne de l'admiration qu'on lui témoigne. A leur profonde sympathie et à leur vénération pour la France, les Serbes joindront désormais aussi la reconnaissance.

M. N.

The Lay of Kossovo. — History and Poetry on Serbia's Past and Present. (La Bataille de Kossovo, le passé et le présent de la Serbie.) Publié par le *Kossovo Day Committee*, à Londres.

Que d'excellentes lignes dans ce beau livre, qui a cette rare qualité de présenter en fort peu de pages un ensemble à la fois artistique et scientifique. On a mesuré chaque mot, on a, comme le disait Boileau, « passé et repassé cent fois sur le métier » chaque phrase.

Kossovo! Combien de douloureux souvenirs ce nom n'évoque-t-il point dans l'âme de chaque Serbe! C'est toute une anthologie de cris, de convulsions, ce sont les luttes acharnées d'une nation au cours de bien des siècles, pour s'assurer un peu de libre soleil sous le ciel...

Quelque chose vous oblige à relire plusieurs fois ce livre, et l'on jouit intensément de ces lignes concises et précises, savamment documentées, artistement exposées. Une suavité, une fraîcheur, un réconfort en émanent.

Dans cinq courts articles, MM. C. Oman, T. Djordjević, Arthur Evans, Mmes Alice et Claude Akew et M. G. K. Chesterton ont condensé cinq siècles d'histoire!

Le livre s'ouvre par une belle poésie : *The Kossovo Day*, de F. W. Harvey, où l'auteur adresse aux Serbes, avec une tendresse émue, des paroles d'espérance, de consolation et d'admiration.

Quatre chants populaires augmentent la variété pittoresque du contenu de ce livre *Three Serbian Ballads*, traduction de Owen Meredith, *The Battle of Kossovo* et *The Mother of the Jugović*, traductions de R. W. Seton Watson, et *The Maiden of Kossovo*, traduction de E. L. Mijatović.

Les traductions sont excellentes.

Z. M.

Les poèmes de la Douleur et de l'Orgueil, par Milutin Bojić, Salonique, 1917, 2 francs.

Nous avons reçu le nouveau recueil de poésies de M. Bojić, et nous en parlerons longuement dans notre prochain numéro. Le nom seul de notre jeune poète suffit pour le recommander à nos lecteurs.

R.

Nous venons d'apprendre avec une profonde douleur la mort de F. SUPILO, publiciste, politicien, révolutionnaire national. Nous nous ferons un devoir de parler, dans un de nos prochains numéros, de la vie et des œuvres de ce grand yougoslave.

R.

Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.

AVIS A NOS ABONNÉS.

L'abonnement à la *Patrie Serbe* devait expirer ce mois-ci, le premier numéro de la revue ayant paru en octobre 1916; mais en vue de faire partir le nouvel abonnement du 1^{er} janvier 1918, nous avons publié un seul numéro pendant les mois de juillet et d'août, de même que pendant ceux de septembre et octobre. Les numéros de novembre et décembre prochains seront ainsi compris dans l'abonnement de la première année.

ABONNEMENTS

.....

Pour la France,

6 mois : 4 francs.

Pour l'Étranger,

6 mois : 5 francs.

⦿

Le Numéro : 75 centimes